

## **L'ethnographie en trois dimensions** **Un entretien avec Jack Katz**

Alexandra BIDET, Carole GAYET-VIAUD, Erwan LE MÉNER  
Traduction de l'américain par Frédérique CHAVE, révisée par Alexandra BIDET

**Le sociologue américain Jack Katz revient sur sa trajectoire intellectuelle et plaide pour une ethnographie en trois dimensions, combinant une attention aux interactions, à l'expérience biographique et aux processus historiques.**

Professeur de sociologie à UCLA, Jack Katz a été formé à l'interactionnisme dans les années 1970 à l'Université de Northwestern. Dans cet environnement intellectuel, la tradition interactionniste était mise en œuvre et transmise de façon « naturelle », en même temps que des références pragmatistes et phénoménologiques. Parmi les figures les plus importantes, se trouvaient des professeurs comme Howard Becker et John Kitsuse, et des collègues comme Robert Emerson. Dans cet entretien, Jack Katz revient sur sa trajectoire intellectuelle, en même temps que sur ses principaux travaux de recherche, et il plaide pour une ethnographie en trois dimensions, qu'il lui semble important de développer aujourd'hui.

Tout au long de sa carrière, J. Katz s'est penché sur des thèmes et des questions variées. Ses recherches relèvent aussi bien de la sociologie du travail, des organisations et du droit (*Poor People's Lawyers in Transition*, 1982, travaux sur l'ignorance concertée), que de la sociologie de la déviance et du crime (*Seductions of crime. Moral and Sensual Attractions in Doing Evil*, 1988, et recherches sur les gangs), de la sociologie des émotions et du corps (*How Emotions Work*, 1999), et plus récemment de la sociologie urbaine (étude sur un quartier de Los Angeles, Hollywood). L'unité de son travail doit beaucoup à l'approche ethnographique qu'il déploie sur ces différents terrains, avec une inventivité rare et une réflexivité méthodologique constante.

Jack Katz s'intéresse à la façon dont chacun fait l'expérience de la vie sociale, en se tenant au plus près de la façon dont les personnes perçoivent et ressentent les phénomènes étudiés. Fervent partisan de l'induction analytique, cette approche l'amène à porter un regard critique sur bien des catégories ordinaires des sciences sociales, et à inviter la tradition interactionniste à franchir un pas de plus, allant non plus seulement « du quoi au comment », mais aussi « du comment au pourquoi ». Avec lui, l'ethnographie permet ainsi de suivre en détails l'expérience du criminel, du conducteur hors de lui dans le trafic de Los Angeles, de l'enfant qui gémit devant son puzzle à l'école, ou encore de l'inculpé dans les bureaux de la police, etc. Chaque fois, il nous montre l'intérêt d'une attention aux dimensions les plus corporelles et sensuelles de l'action pour une compréhension renouvelée de la normativité sociale.

Ce faisant, Jack Katz développe une sociologie à certains égards « post-interactionniste », qui fait subir à cette tradition des élargissements décisifs. Il introduit en effet des dimensions qui dépassent nettement l'ici et maintenant de l'interaction, et questionne celle-ci dans toute son épaisseur normative : en faisant place au corps, aux sens et à l'expérience vécue en première personne, il ouvre aussi tout naturellement l'enquête à une temporalité plus ample, qu'elle soit individuelle (biographies), organisationnelle ou historique.

En complément des extraits d'entretien qui suivent, une version complète de l'entretien illustre ce que vivre en sociologue veut dire, en montrant comment les idées naissent au fil de la vie quotidienne du chercheur, de ses expériences et de ses rencontres.

**Textes disponibles en français :**

J. Katz, « Le droit de tuer », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 120 (1), p. 45-59.

J. Katz, « Du comment au pourquoi. Description lumineuse et inférence causale en ethnographie », in D. Cefaï et al. (éd.), *L'engagement ethnographique*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2010.

J. Katz, « Se cuisiner un statut. Des noms aux verbes dans l'étude de la stratification sociale », *ethnographiques.org*, 23, 2011 [en ligne] (<http://www.ethnographiques.org/2011/>)

Site web de Jack Katz et articles en ligne : <http://www.sscnet.ucla.edu/soc/faculty/katz/>

## Être étudiant en sociologie dans les années 1970

**La Vie des idées :** Vous avez d'abord étudié le droit, avant de vous tourner vers la sociologie. Comment êtes-vous devenu sociologue ?

**Jack Katz :** En allant en faculté de droit, j'avais déjà pensé à entreprendre des études de sociologie. Mais c'était un choix plus engageant. Je sentais que démarrer des études de sociologie, c'était vraiment choisir une voie. Je me serais fermé des portes, comme on dit ; cela aurait limité ce que je pouvais faire ensuite. Alors j'ai commencé par faire du droit.

Le cursus de droit est un programme en trois ans mais, à un moment en deuxième année, il est devenu clair pour moi que je voulais faire de la sociologie. Cela n'empêche que j'ai aimé la faculté de droit, j'y ai beaucoup appris et cela m'a certainement beaucoup influencé. Mais durant l'été de ma deuxième année, je suis allé à Madison, dans le Wisconsin, où ils avaient un programme sur les sciences sociales et le droit, avec des gens très importants : Mark Galanter, Lawrence Friedman. Lawrence Friedman, qui est devenu un professeur de droit très connu à Stanford, y enseignait à l'époque. Et Galanter est devenu quelqu'un de très reconnu dans les recherches en « droit et société ». Il y avait en fait un ensemble de gens très importants là-bas : des historiens, des sociologues, surtout des anthropologues, ce qui m'a donné l'occasion de lire beaucoup de sociologie. Les cours étaient bons, mais cela a surtout été une période de transition : j'avais déjà lu de la sociologie auparavant, mais cet été là m'a vraiment fait m'engager en sociologie. Incidemment, en parlant d'engagement, c'était l'été 1968, et une française du groupe revenait juste des manifestations de mai 68. Ce que je faisais me semblait en comparaison très éloigné de l'activisme politique. De son côté, elle s'était engagée à venir avant mai, sinon elle serait certainement restée en France pour continuer la mobilisation. Là ce que nous faisions était plutôt académique.

Quoi qu'il en soit, c'est à ce moment là que j'ai lu *Outsiders* de Howie Becker, un livre merveilleusement simple et facile d'accès. Je me suis dit que j'aurais aimé l'avoir écrit, car il correspondait vraiment à ma façon de penser. J'ai aussi commencé à réaliser que, depuis que je pouvais être conscient de moi-même, j'étais quelqu'un qui s'intéressait aux interactions. Quand j'étais adolescent, je passais mon temps à observer la façon dont les gens se montraient les uns aux autres – aujourd'hui mon langage serait influencé par Goffman – comment ils se présentaient les uns aux autres. L'adolescent que j'étais avait d'autres termes pour en parler, plus familiers, mais je regardais ce que les gens portaient, leurs artifices. C'est probablement

un phénomène commun, qui accompagne la prise de conscience adolescente, mais je crois avoir développé une fascination toute particulière pour ce type d'interaction. J'ai appris bien plus tard comment on désignait ce genre d'étude dans le langage académique. À l'Université, en premier cycle, j'ai d'ailleurs beaucoup lu, surtout de la sociologie, mais sans jamais croiser le nom d'Erving Goffman. L'Université que je fréquentais était parsonienne et faisait de l'anthropologie comparée. Elle délivrait une bonne formation, mais elle n'indiquait aucune façon de trouver sa voie parmi les manières de travailler, ni ce qui était le plus pertinent. Je l'ai appris cet été là.

J'ai alors arrêté le droit que j'ai, encore une fois, vraiment apprécié. Ainsi, Ronald Coase a compté parmi les influences qui m'ont marqué. Je ne sais pas si vous le connaissez, c'est un économiste qui a eu un prix Nobel pour avoir écrit deux articles. J'allais à ses cours, en fait plutôt à ses séminaires qu'à son cours entier. Ils avaient lieu dans une autre Université, Chicago, qui était renommée en économie, comme toujours actuellement. Notre faculté de droit avait choisi ces cours. Et aujourd'hui, j'utilise encore son article « *The Problem of social cost* »<sup>1</sup> dans mes enseignements de deuxième cycle pour montrer la connexion avec l'analyse des processus sociaux de Becker. Si l'on regarde bien, Becker, dans ses travaux sur la déviance ou sur l'art, ne cesse en effet de montrer que ce qui peut sembler être le fait d'une personne, d'un rôle ou d'un agent est en vérité une production collective. Le jugement moral, qu'il soit négatif dans le cas de la déviance, ou positif dans le cas de l'art, masque toujours un processus plus large d'interactions sociales quand il confère une propriété charismatique, ou au contraire dirimante, à une personne ou à un courant artistique. Or c'est précisément ce que dit Coase, en particulier dans son travail sur la question des coûts sociaux. Il considère le cas d'un fermier qui attaque en justice une compagnie de chemin de fer dont un train a traversé ses champs, produisant une étincelle qui y a mis le feu. En droit, l'affaire est un cas d'école, elle pose la question de savoir comment évaluer les dégâts et qui doit payer. Pour Coase, les deux acteurs sont à l'origine de l'événement, alors que le jugement moral cible la compagnie de chemins de fer. Pourtant, d'une certaine façon, un jugement plus sociologique pourra considérer que si le fermier n'avait pas développé des cultures à cet endroit là, s'il n'avait pas cultivé ce qu'il a cultivé – des cultures de telle valeur, plantées à tel moment, etc. – rien ne serait arrivé. La question est ainsi en un sens très apolitique. Bien sûr, Coase et Chicago sont considérés comme situés politiquement à droite et Becker sans doute à gauche, du fait de ses prises de positions contre la criminalisation des drogues et de pratiques perçues comme déviantes. Mais ils posent en fait la même question qui, pour moi, est apolitique.

Ce point est très important. Je crois avoir senti qu'il y avait quelque chose à dire hors de toute idéologie morale, qu'elle soit de gauche ou de droite. Je pense que cela m'a attiré. Dans mon passé familial, cela résonne avec certaines choses, qui seraient sans doute sans pertinence ici car trop personnelles – non pas embarrassantes mais n'ayant d'échos que pour moi. En fait, j'ai découvert une approche intellectuelle apolitique. Elle introduisait quelque chose qui amenait soudain à penser bien différemment : à considérer que ce sont ceux qui fabriquent les lois qui rendent les choses criminelles et créent la déviance ; à considérer que le fermier, qui est initialement la victime – comme on dit – est tout autant responsable que la compagnie de chemins de fer. L'analyse se décale donc d'un jugement moral vers une dimension pour moi plus sociologique ou économique, directe et scientifique. Elle fait pénétrer dans le monde très complexe de la causalité.

L'influence de la faculté de droit, plus la lecture de Becker et celle d'autres interactionnistes, tout cela a donc contribué à me donner un cap. J'avais déjà envie de faire de la sociologie,

---

<sup>1</sup> R. H. Coase, « The Problem of Social Cost », *Journal of Law and Economics*, 3, octobre 1960, p. 1-44.

mais cela m'a offert en quelque sorte un angle, et fait comprendre qu'en travaillant dans cette direction j'étais dans un espace déjà fréquenté, qui ne tombait pas du ciel.

**La Vie des idées :** Quels autres interactionnistes avez-vous lus ? Quelles sont les personnes qui ont le plus influencé votre formation ?

**Jack Katz :** Je suis donc arrivé en troisième cycle, en thèse, à Northwestern. Je vivais à Chicago et pour des raisons personnelles je tenais à y rester. L'Université de Chicago, dont le département de sociologie était très important, représentait à l'époque pour moi, pour des raisons politiques, une abomination. Il y avait des mouvements protestataires d'étudiants contre la guerre et l'Université les renvoyait. Le seul travail que j'aie jamais accompli en tant qu'avocat fut de défendre les étudiants renvoyés de l'Université pour avoir protesté. Le département de sociologie avait une image très autoritaire et je sais qu'avec ma personnalité cela n'aurait pas tenu longtemps. Je me serais attiré trop d'ennuis.

Le fait que Becker ait été à Northwestern rendait aussi cette université très attractive. D'autres auteurs que je lisais étaient là-bas aussi, d'autres interactionnistes avec lesquels je me suis familiarisé en parcourant les notes de bas de page de Becker et de Goffman. À travers celles de Goffman, j'ai découvert par exemple Kenneth Burke – un critique littéraire qu'on ne trouve pas dans les manuels de sociologie. En fait, très simplement comme beaucoup d'étudiants, j'ai lu les notes et je me suis demandé comment ces gens en venaient à développer ces théories, ce sur quoi elles prenaient appui, et dans quels mondes ces gens évoluaient.

Je ne sais plus quand j'ai lu quoi. Je ne peux pas dater précisément, mais en deuxième cycle je lisais toutes sortes de choses, tout ce qui était interactionniste ainsi que des travaux plus phénoménologiques aussi. Becker exerçait une influence vraiment très forte en deuxième cycle d'étude. Il y avait aussi Rémi Clignet, qui a pris sa retraite près de Nanterre, et que j'ai vu récemment. Je ne sais pas si vous avez déjà entendu parler de lui, c'est un français qui enseignait à Northwestern. Lorsque j'étais son assistant, il utilisait des nouvelles de Gide pour enseigner, ce que j'ai beaucoup apprécié. Tout était très existentiel, comme le fait de pousser un homme d'affaire hors d'un train sous le coup de l'impulsion. Je gardais sans doute encore cela en tête lorsque j'ai écrit *Seductions of crime*<sup>2</sup> : l'idée que l'on puisse vouloir suivre et concrétiser une telle impulsion. Mais l'influence de Clignet a été mineure car il faisait du quantitatif.

En revanche, John Kitsuse m'a beaucoup influencé ; c'était aussi un bon ami. Les choses étaient très informelles à l'époque dans le département. On traînait du côté de la cafétéria, où les professeurs venaient aussi. Becker avait l'air d'un étudiant. Il portait des tee-shirts avec des personnages grunge de bande dessinée et une légende du genre : « Eh les jeunes, allons baiser l'État ! ». Du fait de ses écrits sur la marijuana, il attirait beaucoup de gens qui consommaient des drogues en classe. Nous avions un cours sur la déviance – je ne sais plus si l'enseignant était Becker, ou peut-être Kitsuse – et un étudiant est arrivé tout nu, il s'est assis complètement nu parmi nous. Nous savions que c'était sa manière d'obtenir le papier qu'on nous demandait de rédiger pour le cours, donc nous avons refusé de réagir ; nous avons complètement banalisé la chose. Mais c'était le début des années soixante-dix et l'ambiance correspondait bien à l'époque.

Il n'y avait pas de distance. Kitsuse était un grand enseignant, mais aussi une sorte d'ami. J'ai beaucoup appris de lui, de la façon dont il vivait ses idées et sa vie, de la continuité qui

---

<sup>2</sup> J. Katz, *Seductions of Crime. Moral And Sensual Attractions In Doing Evil*, New York: Basic Books, 1988.

existait dans sa personnalité<sup>3</sup>. Il est mort il y a quelques années malheureusement. Il avait travaillé avec Cicourel, qui a été un moment à Northwestern. Ce fut un lien vers l'ethnométhodologie, qui fut aussi en retour un lien vers la phénoménologie.

Kitsuse ne parlait pas de réduction phénoménologique, il n'utilisait pas la terminologie de Husserl ni des phénoménologues classiques ; mais il disait la même chose en des termes familiers. Il parlait de gens attribuant des identités à d'autres, et l'une de ses premières études a porté sur la manière dont des étudiants d'internat en arrivaient à réaliser l'homosexualité d'un de leurs camarades de chambrée. Pour Kitsuse, l'étude portait sur la façon dont ils la lui attribuaient. Il s'agissait donc, entre guillemets, d'un « étiquetage », selon l'expression désormais consacrée en sociologie. Et c'est ainsi que la sociologie a emprunté à la phénoménologie ce que les philosophes appellent une « réduction », c'est-à-dire le fait de suspendre la croyance et de regarder comment s'est construite telle version de la réalité. John Kitsuse allait piocher dans des pages manuscrites d'Harold Garfinkel, qui n'étaient pas censées être dispersées, mais vous savez ce que c'est... Dans un symposium à Indiana, l'une des phrases célèbres était ainsi : « il n'y a pas de fondation à ce navire ». Cela voulait dire que les gens continuaient à chercher de la stabilité : « où est la stabilité ? ». Mais en fait, vous savez, vous montez simplement sur le navire ; il n'y a pas à rechercher de fondations.

Avec Becker, je me suis ancré davantage dans la tradition de l'interaction. Everett Hughes fut le mentor de Becker, et son lien direct avec Robert Park, dont Hughes avait été l'élève. Hughes était un enseignant merveilleux. Je ne l'ai jamais rencontré, mais mon collègue Bob Emerson fut son étudiant à Brandeis. Hughes est allé à Brandeis et à Boston College – je ne sais plus dans quel ordre – après avoir quitté Chicago. Je me trouvais donc vraiment dans la continuité de la tradition de Chicago. Et, d'une certaine façon, je me sens aujourd'hui la responsabilité de tenter de donner à mes étudiants une idée de cette tradition, que j'ai acquise pour ma part tout naturellement. D'emblée, je comprenais les progressions, je comprenais le contexte, je ne me contentais pas de lire des choses sorties de nulle part. Or plus le temps passe, plus l'histoire de la pensée et du travail sociologique avance, plus il est difficile de trouver de faire ce travail. J'avais l'avantage d'arriver quelques générations après les origines, mais dans une chaîne de continuité.

Avec Kitsuse, et via son contact avec Cicourel, une étude a été menée sur le suivi des étudiants à l'Université. Elle était d'inspiration ethnométhodologique, et impliquait de suspendre toute croyance quant aux différentes capacités des étudiants, pour examiner la façon dont l'Université les classait et ensuite confortait ces catégories. L'étude rejoignait ce que faisait Becker sur la catégorisation dans les salles de classes, au moment même où son travail s'orientait vers l'école et l'enseignement, donc c'était très compatible.

Je ne sais pas si j'ai déjà écrit cela quelque part, mais j'ai été une fois chez Kitsuse, à une époque où un professeur pouvait inviter ses étudiants chez lui, de façon informelle. Il cuisinait très bien, et il a influencé ma cuisine – il est japonais, mais savait merveilleusement bien cuisiner chinois. Cette fois là, il rempotait une plante pendant que nous parlions et je me souviens l'avoir regardé faire, et avoir vu comme une série d'étapes d'engagement dans ce petit processus d'activité. C'était pour moi un thème phénoménologique. Ce qui mérite attention n'est pas seulement ce que l'on fait, mais à quel point on y met du sien, et à quel point on est imprégné par l'environnement. Le thème est donc celui de l'environnement que l'on incarne et qui vous absorbe. Avant de démarrer, vous savez que cela va être un peu salissant, donc vous prenez votre temps, comme dans une phase d'inertie. Puis vous extrayez

---

<sup>3</sup> J. Katz, « John Kitsuse : A Sociologist in Everyday Life », *The American Sociologist*, 40, p. 36-37.

les plantes et, comme dirait Becker, vous êtes engagé. Que faire maintenant ? Vous ne pouvez pas vous lever et tout arrêter. Vous passez alors à l'étape suivante. Et Kitsuse, qui était assez théâtral, assez maniéré à bien des égards, tapotait tout autour, en y passant bien plus de temps que nécessaire, pour que cela soit parfait. Donc cela devient un engagement, où l'on suit des motivations, des attractions et des intérêts émergents : c'est la troisième étape. Puis vient une seconde forme d'inertie, où l'on ne veut plus quitter l'activité car bon... et on y reste trop longtemps. En tous cas, en observant Kitsuse, en interagissant avec lui et en le fréquentant, j'ai probablement acquis bien plus efficacement que par la seule lecture une perspective phénoménologique, en lien bien sûr aussi aux lectures qui m'ont le plus marqué.

Et même si je n'avais pas choisi Northwestern pour la phénoménologie, j'y ai aussi trouvé d'autres influences intéressantes. Le doyen lui-même avait fait son mémoire sur Simmel. Quand on m'a proposé un poste là-bas, j'ai passé un entretien avec lui, et nous avons parlé de son livre sur Simmel, ce qui est la chose à faire quand on est candidat – parler au doyen d'un livre qu'il a écrit dans votre domaine ; cela lui a beaucoup plu ! Et puis il y avait cette fantastique librairie, nommée *Great Expectations*, spécialisée dans l'existentialisme et la phénoménologie ; car les presses de Northwestern étaient celles qui traduisaient aux États-Unis les études sur la phénoménologie et l'existentialisme. Pour vous, Français, ce n'est pas un problème, vous avez vos propres sources, mais un lecteur anglophone connaît les éditions de Northwestern, et des gens comme Hubert Dreyfus, qui était professeur de philosophie à Berkeley, et John O'Neil. Ils publiaient aussi beaucoup de choses sur Merleau-Ponty ; je crois qu'ils ont traduit son livre *Le visible et l'invisible*. Quoi qu'il en soit, je lisais ces choses-là en fréquentant cette librairie et je repérais les convergences. Je voulais voir où Garfinkel, Cicourel, Luckmann ou Berger allaient puiser. J'ai toujours cherché à voir ce qu'il y avait dessous ou derrière les personnes que je rencontrais, les contemporains, pour comprendre comment ils changeaient de direction, tournaient, évoluaient, et sous quelles influences. Les deux principales influences étaient l'existentialisme et la phénoménologie, d'une façon très conciliable. Je ne peux pas vraiment juger de ce qui se passait sur les autres campus, mais j'avais le sentiment d'être au meilleur endroit, là où il fallait être, pour profiter de ces influences.

**La Vie des idées** : Comment avez-vous été formé au travail de terrain ?

**Jack Katz** : Pour répondre très concrètement, Howard Becker faisait un cours sur le travail de terrain, et on était amené à sortir pour aller prendre des notes de terrain. J'allais m'asseoir dans une librairie hippie, près de l'endroit où j'habitais, dans un vieux quartier allemand de Chicago, qui était devenu une sorte de lieu hippie un peu hybride, mais cela m'ennuyait terriblement. Je n'ai jamais rien fait de cette étude et je rassure toujours mes étudiants quand ils prennent des notes de terrain dont il ne sort rien de publiable : cela m'est arrivé, donc ne vous inquiétez pas. Du moins, ce n'est pas moi qui les ferai culpabiliser. Mais Becker lisait nos notes ; il avait fort à faire à l'époque, quand j'y pense, avec ce qui se passait dans sa carrière et dans sa vie. Il publiait beaucoup de choses, il était très actif professionnellement, il aidait les gens en tant qu'éditeur et il travaillait sur de nombreux terrains. Il faisait déjà de la photo, donc il travaillait déjà sur l'art, en même temps que sur la déviance et sur l'éducation. Il avait sur le feu de multiples terrains, et il écrivait aussi des textes théoriques. Mais il prenait le temps de lire nos notes de terrain – nous étions une douzaine dans sa classe. Cela a dû être une horreur pour lui de lire ces notes ! Je me fais vraiment tout petit à l'idée que quiconque puisse lire mes notes de terrain ! Mais il l'a fait et cela m'a beaucoup appris. Il y a un grand nombre d'erreurs élémentaires, que beaucoup de gens font, et je suis sûr que je les avais toutes faites ; ces cours ont été une base importante pour moi.

Ensuite, pour ma thèse, le choix était entre une thèse à la Kitsuse et une thèse à la Becker. Avec Kitsuse, j'aurais sans doute étudié des familles dont les enfants étaient étiquetés comme déviants, ou attardés, et d'autres dont les enfants étaient étiquetés comme charismatiques, car j'écrivais déjà sur ce type de dualité et Kitsuse s'y intéressait aussi. J'avais donc ce choix à faire. Comme j'avais fait du droit, je connaissais aussi beaucoup de gens qui étaient devenus ce que l'on appelait des « avocats pour les pauvres », qui représentaient les pauvres. J'avais appris par mes contacts qu'une nouvelle organisation, « radicale », plus exigeante et plus militante sur la pauvreté fusionnait avec une autre, qui assistait les démunis depuis le 19<sup>e</sup> siècle et était très passive, aidant surtout les gens à payer leurs dettes, à s'acquitter de leurs obligations, plutôt que remettant en cause les pratiques de recouvrement, les taux d'intérêt, etc. Cela me semblait pouvoir donner lieu à une étude intéressante des carrières et des organisations, mais il y avait là aussi quelque chose de nouveau sur le plan historique, auquel je pensais avoir un accès privilégié du fait de mes études en droit. Je ne connaissais pas grand chose à la loi en question, mais je me disais que je ne serais probablement pas aussi intimidé que quelqu'un sans formation en droit. Et je connaissais des gens, donc je pensais avoir des entrées. Le projet de Kitsuse aurait été une étude plus déductive, plus top-down, et c'était prendre beaucoup plus de risques. J'aurais probablement eu à rencontrer des quantités de gens que je ne connaissais pas, ce qui m'intimidait sur le plan personnel : appeler les familles d'enfants censés être des génies, devoir entrer en relation avec tous ces gens, je trouvais cela bien plus risqué. Et rétrospectivement, je pense avoir fait le bon choix.

J'ai vu très tôt ce travail sur les avocats des pauvres<sup>4</sup> comme une étude de trois processus, situés à niveaux différents de granularité. J'avais retenu de mes lectures sur les interactions que je devais trouver des pratiques caractéristiques du travail de ces avocats, des pratiques revenant sans cesse, encore et encore, afin de pouvoir étudier les nombreuses variations d'un processus. J'en suis donc venu à me demander comment ces avocats traitaient leurs clients, dans les bureaux, et plus spécifiquement, comment ils arrivaient à les en faire sortir – car ils n'avaient rien à payer. Ils venaient donc – ils entraient, pas forcément très organisés, personne n'avait d'ordinateur à l'époque mais eux n'avaient pas même de livres de compte. Ils arrivaient donc avec un cabas rempli de petits bouts de papier, dont certains étaient liés à leurs démêlés avec leur propriétaire – car bien sûr ils avaient toutes sortes de problèmes à résoudre, pas un seul. On était loin du travail d'avocat dans une grande entreprise qui déciderait par exemple d'émettre un nouveau titre sur le marché des changes et ne voudrait que vous travailliez que là-dessus. Là les gens arrivaient par exemple avec un divorce, des problèmes avec leurs enfants qui avaient été renvoyés de l'école, des dettes chez les petits commerçants, un avis d'expulsion – et tout cela était dans le cabas. Comme ils ne payaient pas et n'avaient, pour nombre d'entre eux, pas de travail auquel se rendre, ils auraient pu rester là indéfiniment. Un avocat aurait pu alors passer sa vie avec un seul client. D'où la question : comment les avocats les font-ils sortir ? C'est à la fois un évènement récurrent et un processus – aujourd'hui, je parlerais de processus séquentiel, mais à l'époque je crois que je n'utilisais pas cette expression.

Ensuite, il y a un deuxième niveau de processus : les carrières des avocats. Ce qu'on appelle, entre guillemets, les « *burn out* » étaient nombreux parmi les jeunes avocats, qui débutaient et partaient au bout de quelques mois. Le *turn over* des jeunes avocats était énorme, alors que les anciens avocats qui travaillaient pour cette organisation du 19<sup>e</sup> siècle y passaient toute leur vie professionnelle. Le sens des carrières était donc manifestement très différent au sein d'un même environnement, car les pauvres ne choisissaient pas d'aller voir les vieux ou les jeunes avocats. Ils se présentaient et on leur attribuait un avocat presque au hasard.

---

<sup>4</sup> J. Katz, *Poor People's Lawyers in Transition*, New Brunswick, NJ: Rutgers University Press, 1982.

Je me suis alors mis à examiner les étapes de la carrière. J'ai réalisé des entretiens et des observations. J'avais donc des données et cette question séquentielle, micro, sur les manières de traiter les clients et, en particulier, de les faire partir. J'avais aussi la question d'ordre méso sur la carrière des avocats, pour laquelle j'ai fait des entretiens et je suis remonté dans le temps. J'avais noté des tas de questions et je regardais mes notes de temps en temps pour convaincre les gens qu'il s'agissait bien d'un entretien, justifiant qu'ils me consacrent un peu de temps, mais je ne suivais pas ce que j'avais écrit. En réalité, j'appliquais surtout le conseil de Becker : commencer par demander « comment êtes-vous arrivé là ? », puis « et que s'est-il passé ensuite ? », « et que s'est-il passé ensuite ? », et ainsi de suite. On n'a besoin de connaître en fait que deux questions. Pour l'essentiel, j'ai fait ainsi pour les entretiens. Car la chronologie est réelle, la biographie est réelle, alors que tout le reste peut être artificiel. Toutes les autres questions avec lesquelles on arrive peuvent embarquer de fausses hypothèses sur le monde qu'on étudie, alors qu'il est indubitable que les gens vivent dans le temps. Toute chose arrive avant ou après d'autres choses. Il y a des transitions d'une chose à l'autre. Cela est vrai de toute la vie sociale. Dans le deuxième volet de mon étude, j'ai abordé les carrières en suivant essentiellement cette idée.

Je me suis intéressé ensuite à un troisième niveau, macro, celui de l'histoire de l'organisation. Je n'ai pas trouvé beaucoup d'informations, mais suffisamment pour produire une bonne histoire. Ce type d'institutions a été créé à la fin du 19<sup>e</sup> siècle à Chicago et à New-York par des juifs allemands arrivés d'Allemagne après la révolution de 1848. Ils étaient très fortunés, très progressistes aussi, et ils ont introduit ce type d'institutions, qui a été repris ensuite en premier par les églises protestantes et leurs comités de soutiens, qui en ont changé le sens. Mais on peut retrouver les premiers registres et les premiers cas, et voir dans quelle mesure les problèmes des pauvres sont restés les mêmes, ou bien ont changé à certains égards. Le troisième volet a donc consisté à inscrire le moment présent dans une dynamique historique, une évolution temporelle.

Travailler à ces trois niveaux d'échelles a été je crois finalement un bon entraînement, qui me sert probablement toujours dans différents projets. Actuellement, le projet urbain sur lequel je travaille comporte plus de macro-histoire que jamais, mais j'avais déjà eu un avant-goût de ce type de travail, et acquis la conviction qu'on peut faire fausse route si l'on ne remonte pas dans le temps. Les gens avec lesquels on parle ne sont eux-mêmes pas conscients de ce contexte, du fait que ce qui s'est passé en 1970 est enchâssé dans ce qui s'est passé en 1880, ni de la façon particulière dont les choses tenues pour allant de soi se sont en fait mises en place. Cela nous donne ce que j'appelle une sorte de justification : on a des choses à dire que les gens autour ne connaissent pas. C'est notre objectif : dire aux gens des choses qu'ils ne savent pas déjà. Pour l'ethnographie, une bonne garantie consiste ainsi à inclure l'histoire, car la plupart des gens ne connaissent que l'histoire la plus récente, ou ce qu'ils ont besoin de connaître de façon immédiate.

**La Vie des idées** : Au cours de votre thèse, vous avez aussi écrit vos premiers articles sur la déviance.

**Jack Katz** : Ils étaient plus liés à mes enseignements, et sans grand lien avec la thèse. Ces deux articles venaient du fait que Becker et Kitsuse avaient tous deux écrit sur l'étiquetage de la déviance, en interrogeant la réalité de la déviance et en la considérant comme une construction, une imposition politique, une manière historiquement contingente de regarder les choses. L'angle de mon premier article avait un côté plaidoirie d'avocat : j'opposais un argumentaire logique au tableau de Becker, qui distingue quatre catégories de déviance. On a la déviance non détectée, qui est secrète ; la déviance qui est étiquetée mais qui ne se produit

pas ; puis les deux dernières. Mais pour les deux premières, la question est de savoir si on peut les concilier avec l'affirmation de Becker, qui dit que la déviance est ce qui est désigné comme tel. Comment peut-on dire qu'il y a déviance alors qu'elle n'est pas étiquetée ? Au même moment, Mel Pollner, qui est devenu plus tard un de mes collègues ethnométhodologues à UCLA, écrivait, indépendamment et sans que nous le sachions, ni lui ni moi, le même article, il voyait le même problème. Il le présentait différemment, d'une manière plus ethnométhodologique, alors que le présentais à la façon plus argumentative d'un avocat, comme un problème logique. Il y avait sans doute chez moi quelque chose d'un peu oedipien vis-à-vis de Becker, car dès que je suis influencé par quelqu'un, j'ai toujours le souci de chercher la faille chez ce dieu. Je vais toujours voir sur quoi il repose. En fait, Becker ne m'en a pas tenu rigueur. Il cite même ce papier dans la deuxième édition de son livre. Cela n'a pas gâché notre relation. Mais tout cela vient de mon attention aux fondements du travail académique.

Le second article, « Déviance et charisme »<sup>5</sup>, est venu de ma collaboration plus proche avec Kitsuse, et du constat qu'en toute logique, si la déviance est construite artificiellement, alors il doit en être de même pour le charisme – un phénomène qui intéressait aussi les sociologues. Je me suis alors demandé si l'on pouvait simplement inverser les modèles. Il s'agissait d'une sorte de dialectique binaire à la Simmel – car je pense que fait Simmel fait cela : une espèce de dialectique entre l'étiqueteur et l'étiquette (de déviance-charisme), que l'on peut retourner en faisant apparaître une double dialectique. C'était intéressant pour construire un papier, voilà comment cela s'est fait. C'était un pré-mémoire de thèse, vraiment. Et je recommande aux étudiants de troisième cycle de faire ce genre de choses, qui ne demande pas de collecter ses propres données. De cette façon, ils peuvent commencer à écrire et à se faire un nom, car autrement, cela prend du temps, de collecter ses propres données et d'écrire sur ce que l'on a découvert et que les autres n'ont pas vu, alors qu'on n'a pas encore de concepts pour cela. Si l'on peut écrire une sorte d'article théorique, on a un bon moyen de rester dans la course tout en prenant plus de temps pour mener une recherche originale.

**La Vie des idées :** Après la thèse, comment avez-vous commencé à enquêter sur la déviance ?

**Jack Katz :** J'ai commencé le terrain sur la déviance avant même d'être à l'école. Ce qui s'est passé, c'est que quand j'ai commencé à enseigner à l'UCLA – je dois raconter ici une anecdote personnelle. Quand j'étais en deuxième cycle, Bob Emerson a vu mon papier sur la déviance. Il était professeur associé à l'UCLA et avait été l'étudiant de Hughes, mais je ne savais pas qui il était à ce moment-là. Il m'a écrit une lettre, alors qu'on ne se connaissait pas, où il disait avoir apprécié mon article. C'était un geste vraiment gentil, un geste gratuit, pour lequel il n'attendait rien. Et quand j'ai cherché un poste, je me suis présenté à UCLA sans avoir rien compris à ce qu'était UCLA. J'ai grandi dans l'Est et UCLA c'était juste pour moi des équipes de football, cela ne m'évoquait rien d'intellectuel : je pensais que c'était juste des grands types jouant au football et des filles en jupettes encourageant l'équipe. Et on en trouvait beaucoup en effet, mais il y avait aussi un très bon département de sociologie et j'ai rencontré ces gens-là. Mel Pollner était déjà à l'UCLA.

Je suis donc arrivé à l'UCLA et là, bien sûr, j'ai dû commencer à enseigner. Je n'avais aucun cours préparé mais, pour être payé, il fallait enseigner. Avec le travail que j'avais fait sur la déviance, je pouvais me charger d'un cours sur le crime. J'ai donc monté ce cours et, en le préparant, j'ai rassemblé l'essentiel du matériau dont est issu le livre *Seductions of crime*. Je

---

<sup>5</sup> J. Katz, « Deviance, Charisma, and Rule-Defined Behavior », *Social Problems*, 20(2), 1972, p. 188-202.

m'intéressait surtout à ce qui se passait quand une personne commettait un crime – en fait, aux variables dépendantes. On prêtait systématiquement attention aux variables indépendantes, à différentes théories criminelles. Tout l'enseignement reposait sur l'association différentielle, ou quelque chose de freudien, ou bien la stratification, ou les inégalités, le racisme, l'écologie de la ville, toutes les variables indépendantes y passaient. Mais personne ne regardait jamais ce qu'il s'agissait d'expliquer. Cela ne me semblait pas une bonne façon de faire de la science.

Pour moi, il faut observer le phénomène, et voir à partir de là quelles sont les explications possibles et les tester. Je me suis juste dit que j'allais rassembler tout ce qui permettrait d'obtenir les descriptions les plus justes de personnes engagées dans des activités criminelles. L'objet a alors rapidement glissé vers les activités que ces gens eux-mêmes regardent comme criminelles, parce que j'étais déjà en effet très sensible à la question de l'étiquetage. Je n'allais pas m'intéresser aux gens fumant de la marijuana, une activité pas forcément déviante à leurs yeux, mais à ceux qui dévalisaient des banques ou tuaient des gens, et attendaient ensuite la police parce qu'ils savaient qu'ils avaient fait quelque chose de mal, ou bien pour jouer les durs à cuire, c'est-à-dire se créer un personnage de déviant pour faire peur à d'autres, inspirer la crainte ou intimider.

Une partie de tout cela m'était familier avant même l'Université, du fait des différents endroits dans lesquels j'ai grandi. Cela fait partie des expériences que j'ai eues à l'époque où j'étais au lycée, quand je travaillais l'été comme serveur au Catskills, un hôtel bien connu de la communauté juive depuis la Seconde Guerre mondiale. Le chef de rang recrutait les serveurs et les garçons de salle dans le Lower Eastside. Il avait été boxeur et il recrutait parmi les jeunes délinquants, que les juges exemptaient de la prison s'ils allaient travailler là. J'habitais donc avec ces gars dans ce qui était en fait une étable abandonnée, et vivre avec eux m'a affranchi. Je cohabitais par exemple le premier jour avec un type surnommé Dillinger. C'était en fait un hommage au Dillinger de 1920 et aussi, je l'ai su après, une allusion à ses prouesses sexuelles. Se faire appeler ainsi était donc quelque chose de positif pour lui ; à ses yeux, c'était sexy et bien d'être associé à une image de déviance.

Ce gars m'a affranchi, il était mon cothurne et il m'a mis au parfum dès le premier jour, en me disant : « voilà ce qui va se passer : quelqu'un va venir te voir et te demander de lui prêter de l'argent, une petite somme, que tu auras. Cela ne te posera pas de problème et tu auras envie de la donner car tu ne connais personne ici. Ne donne pas cet argent. Car on est au début de l'été, et si tu donnes cet argent, il ne te le rendra jamais et, à chaque fois que tu le verras, il t'humilieras ». Ce n'était pas formulé exactement ainsi, mais l'idée était que cela serait, comme j'ai pu le voir en effet, un vol permanent. Et ils le font en partie pour montrer aux autres qu'ils le font, un peu comme en prison, où dès qu'une personne naïve entre et ne connaît pas les règles, on exploite sa faiblesse. Le jour suivant en effet, un gars est venu me voir et m'a demandé de lui prêter quelques dollars, une somme insignifiante, que j'avais. Quand il est arrivé, je ne sais plus si Dillinger m'avait dit quoi dire ou si j'ai trouvé cela tout seul, mais je me rappelle avoir dit : « non, je ne les ai pas, j'allais justement te demander si tu pouvais me prêter un peu d'argent ». Cela m'a immunisé contre cette combine, mais il y en avait plein d'autres. C'était des façons de « faire le dur à cuire »<sup>6</sup> : le gars n'avait pas besoin de cet argent, il ne le faisait pas pour l'argent. Cela rapportait bien plus ; la déviance est une puissante machine à fabriquer des statuts et des récompenses, trop séduisante pour ne pas être utilisée de maintes manières. Et ce n'est pas comme si ces gens avaient été accusés à tort – ils

---

<sup>6</sup> J. Katz, « Ways of the Badass », chapter 3 in *Seductions of crime. Moral And Sensual Attractions In Doing Evil*, New York: Basic Books, 1988.

ont peut-être été accusés à tort de bien des choses, mais ils voulaient aussi être connus pour des actes déviant qu'ils avaient effectivement commis.

J'ai aussi connu d'autres personnes en grandissant. J'ai grandi à un endroit où il y avait un seul lycée pour toute la communauté. Elle comprenait des gens riches, des gens de la classe moyenne et des pauvres, parmi lesquels des italiens liés à la mafia, j'en connaissais certains, des noirs pauvres et des noirs et portoricains de la classe moyenne. Autour de l'école et des jeunes, il y avait des jeux comme « tu veux ma photo? » (« *what're ya looking at?* »), des choses de ce genre, et si l'on avait un contact visuel avec quelqu'un, ce que j'appelle un « *eye-fucking* », tout cela avait lieu en permanence entre les adolescents mâles. J'ai réalisé que tout cela pouvait me servir, mais je ne voulais pas décrire une expérience personnelle vieille de quinze ans ; j'ai donc trouvé dans la littérature une description similaire, tout en sachant que c'était vrai, que ce processus social était réel.

Donc quand je suis arrivé à UCLA, je devais faire cours, sans savoir quoi enseigner, en ne m'étant jamais pensé comme à un enseignant, et je découvre que personne n'a jeté un œil à tous ces matériaux, ces biographies, ces autobiographies, ces observations rapprochées d'escrocs. J'avais vu que Goffman utilisait ce genre de choses. J'en ai déduit que l'on pouvait les utiliser, que c'était légitime. C'était génial, c'était l'une des choses géniales avec Goffman. Il utilisait par exemple *La vareuse blanche*, le livre de Melville sur la vie sociale à bord d'un navire marchand. Donc, c'était légitime. Cela m'a aidé à développer le projet.

### **Du crime en col blanc & de l'ignorance concertée**

**La Vie des idées :** Comment en êtes-vous venu, comme *fellow* puis post-doctorant à Yale, à vous intéresser au crime en col blanc ?

**Jack Katz :** Ce qui s'est passé, c'est que j'étais à Northwestern mais j'avais collecté les données de ma thèse, donc je pouvais aller à Yale. J'avais suivi en quelques années l'ensemble des cours qui m'intéressaient et l'ambiance, le message que je percevais était : « Allez-y et faites vos trucs » si vous avez déjà eu les cours ; j'avais déjà été en droit, et je lisais de toute façon beaucoup. Il n'y avait plus beaucoup de cours supplémentaires que je voulais prendre. Et une opportunité s'est présentée : comme j'avais fait du droit, je pouvais postuler pour une bourse en « droit et société » à Yale, créée par Stan Wheeler, qui était un sociologue travaillant sur les prisons. Il avait passé un petit peu de temps à Chicago, il connaissait Becker, était très influencé par lui et dirigeait ce programme de bourses. J'avais donc l'opportunité d'aller à Yale. Et c'était plein de personnes intéressantes. Je recommande à mes étudiants américains – je ne sais pas comment cela se passe ici – d'aller dans un autre environnement de recherche universitaire avant de commencer leur thèse et d'enseigner, afin de prendre conscience de l'aveuglement que suscitent les dieux locaux. Tout à coup, on en découvre d'autres très différents ailleurs. Vos dieux paraissent alors bien plus petits.

Je suis donc arrivé à Yale et des financements se sont présentés pour étudier le crime en col blanc – c'était l'époque du Watergate, le milieu des années soixante-dix, l'après-Watergate. À Yale, dans les bureaux des professeurs, les photos de tous les préposés de Nixon étaient accrochées aux murs et les gens faisaient une croix sur leur portrait à chaque fois que l'un d'eux était inculpé ou allait en prison. C'était une époque incroyable. Le gouvernement fédéral voulait qu'on se penche sur le crime en col blanc et la faculté de droit de Yale avait des connexions comme aucune autre Université, sauf probablement Harvard, avec le pouvoir, les centres de pouvoir. Je pouvais ainsi me rendre au bureau du procureur fédéral à Brooklyn.

Le directeur de ce bureau était au fond un académique, qui avait fait Harvard et était arrivé là par un étrange concours de circonstances propre au chaos politique de l'époque – je ne développe pas car cela demanderait d'entrer trop dans l'histoire locale. Maintenant, il est juge fédéral. Et à ce moment-là il m'a accueilli parce qu'il pensait que j'allais écrire sa biographie et que cela l'aiderait à devenir juge fédéral. Quelqu'un avait en effet écrit la biographie d'un célèbre procureur de Manhattan – dont le bureau se trouvait juste en face, sur la rive opposée – et cela l'avait aidé à se faire connaître.

Je n'ai hélas jamais écrit cette biographie, mais je suis entré dans ce monde des poursuites judiciaires contre le crime en col blanc et c'est de là dont sont sortis mes écrits sur le sujet. Les connexions sont venues aussi de là. J'ai interviewé Rudy Giuliani quand il était à Washington et, comme il arrivait de New-York, j'ai eu accès à tous ces cercles. En gros, on pouvait entrer partout, comme si on faisait partie du club. Un de mes collègues, Ken Mann, qui a eu son diplôme de droit à Berkeley et était en train de passer un diplôme de sociologie à Yale, s'est retrouvé dans le meilleur cabinet d'avocats pour la défense des crimes en col blanc. C'était, sans exagérer, l'endroit le plus difficile à pénétrer après la CIA. Il devait son accès à la recommandation d'Arthur Lyman, qui était un célèbre avocat de l'époque – et aussi le principal conseiller à Washington dans d'autres affaires. Lyman avait juste dit « laissez entrer ce gars, laissez entrer ce gamin ». Et le gars était dans la place. Je pense qu'il a même été payé, comme il était avocat, pour faire la recherche. Ils ont juste intégré cela à leurs factures d'honoraires. Il en a fait un livre excellent sur la défense des crimes en col blanc, où il parle du contrôle de l'information et du jeu. On devrait peut-être regarder de plus près ce qui s'est passé en 2011 avec Chirac, et les autres affaires – j'espère que quelqu'un fera une analyse comparative sur le fonctionnement du système, les raisons pour lesquelles cela prend si longtemps et les stratégies de temporisation.

Être à Yale m'a aidé à entrer au bureau du procureur. De là, j'ai écrit quelques articles. Je n'ai jamais écrit de livre là-dessus et je n'en suis pas content, mais d'un côté, l'histoire était devenue énorme et colossale, et de l'autre, j'avais l'impression de ne pas y avoir passé assez de temps, car je faisais la navette entre New Haven et Brooklyn. Or tout tournait autour des politiciens de Brooklyn et des connexions entre le crime organisé, des politiciens de Long Island – ce qu'on appelait la machine politique de Brooklyn – et les efforts de cette organisation politique pour contrôler les poursuites. Il arrivait par exemple que des procureurs appellent un journaliste d'investigation et lui disent « voilà ce qui se passe ». Bien sûr ils n'étaient jamais cités, mais je savais qu'il s'en passait de belles.

J'ai aussi découvert dans les dossiers que des gens avec qui j'avais grandi faisaient l'objet de poursuites ; un gars, en fait, qui était poursuivi dans une enquête sur une entente mafieuse. Or c'était un vrai crétin, tout le monde savait qu'il était complètement stupide, et c'est lui qui prenait, lui qu'ils avaient réussi à attraper. Je savais que j'avais un matériau fantastique, mais je n'étais pas assez présent pour avoir la certitude de pouvoir faire les choses correctement. Il aurait fallu que je sois là-bas mais, entretemps, j'avais commencé à écrire d'autres choses et je n'ai pas fait l'effort de déménager à Brooklyn. C'est ce qu'il aurait fallu faire pour cette enquête – une vraie installation à plein-temps, faute de quoi, j'ai surtout consulté des dossiers et mené des entretiens.

Sur cette base, j'ai écrit un papier sur ce qu'on appelle ici le mouvement social contre le crime en col blanc<sup>7</sup>. Ce mouvement a eu du mal à débiter, mais une fois démarré, sa dynamique s'est auto-entretenu, même si elle ne s'est pas poursuivie indéfiniment. J'ai rédigé un second

---

<sup>7</sup> J. Katz, « Social Movement Against White-Collar Crime », in E. Bittner, S. Messinger (Eds.), *Criminology Review Yearbook*, vol. 2, Veberly Hills: Sage, 1980, p. 161-184.

papier qui posait les grandes lignes d'un essai sur le préjugé<sup>8</sup> – relatif à deux erreurs distinctes dans la vie sociale : l'erreur de ne pas faire ce que l'on devrait faire, en d'autres termes, on est critiqué pour sa passivité parce qu'on n'a pas fait quelque chose ; et l'erreur qui amène à être critiqué pour ce que l'on a fait. On a fait positivement quelque chose, et cela nous est reproché. Dans bien des circonstances, la vie est un choix entre ces deux erreurs. Quel est le risque si je ne fais rien ? Cette sorte d'interrogation existentielle n'a pas seulement été relevée par la philosophie. Rester inactif engage une responsabilité, sociale, plus forte encore dans certaines circonstances. En fait, ce qui différencie le crime en col blanc de ce qu'on peut appeler le crime de rue, c'est qu'on est critiqué si l'on choisit de ne pas poursuivre un crime de rue, car il y a un cadavre ou une victime manifeste, donc un plaignant. Je simplifie, mais c'est en général le cas. Alors que pour le crime en col blanc, si l'on n'initie pas de poursuites, personne ne le saura car on est le seul à avoir découvert le pot aux roses. Mais si l'on initie des poursuites, les personnes impliquées vont nous taxer de visées politiciennes et auront à leur disposition toutes sortes de ressources juridiques. Et ce, encore plus quand il est question de crimes « de papier », comme de fraude fiscale et d'abus de confiance ; mais avec DSK, vous pouvez le voir aussi. Je crois qu'il l'a lui-même dit : les inégalités de ressources et les différences qu'elles engendrent sont profondes dans le système américain. Je ne sais pas comment cela se passe en France.

L'enquête en est donc venue à porter sur la façon dont cette discrimination opérait. Ce qui est intéressant, c'est que si l'on commence à poursuivre le crime en col blanc, si l'on surmonte la résistance à ouvrir une enquête, si on passe ce cap – car ce n'est pas si facile, mais si on y arrive, alors chaque nouveau cas devient plus facile. Car on obtient des dossiers, et de nouvelles personnes deviennent vulnérables, qui commencent à fournir aussi des preuves puis, pour se protéger, elles en fournissent de plus en plus, et cela se déverse, se déverse, se déverse, car tant de choses sont cachées. Et à mesure, on est aussi mieux protégé car on se construit une réputation auprès du public, des financeurs et des journaux. Donc c'est en quelque sorte une dynamique de mobilisation sociale qui émerge de cette inégalité de traitement entre les deux sortes de crime.

Ensuite, on avait beaucoup de sociologie spontanée, car les gens qui faisaient partie du système comprenaient ce qui se passait. Une personne que j'ai interviewée travaillait comme cela aux impôts à Washington et voyait, dans tout le pays – quand on travaille pour les impôts fédéraux, on traite des cas venant de tout le pays – les endroits où le bureau du procureur était faible, avec beaucoup de corruption : à travers les contrôles fiscaux, on découvre toutes sortes de maux, toutes sortes de déviances, d'Al Capone aux pratiques commerciales déloyales et à la corruption internationale par exemple. Or ces différentes formes de crimes sont aussi des fraudes fiscales, parce qu'on ne déclare pas correctement ses impôts. Cet inspecteur des impôts s'est donc dirigé vers un bureau où il pensait qu'il y avait beaucoup de travail à faire, que personne ne faisait, et il s'est fait un nom. Il est ensuite allé à LA et s'est occupé de grosses affaires de financement illégal de comptes de campagne et, finalement, il est devenu juge fédéral. Cela a été le point de départ.

Ce n'était pas que le Watergate, cela allait bien au-delà. Ce qui m'a frappé, je me souviens, c'est la façon dont le charisme de toutes les institutions commençait à pâlir, à s'effacer. Toutes ces institutions, qui inspiraient jusque là le respect, commençaient à être remises en question, y compris l'académie de la marine marchande – il s'agit d'un centre d'entraînement pour les marins qui ne sont pas dans les forces armées mais dans le transport commercial. Ils

---

<sup>8</sup> J. Katz, « Hunting for Bias », in P. Ewick, R. A. Kagan, A. Sarat (Eds.), *Social Science, Social Policy, and the Law*, New York: Russell Sage Foundation, 1999, p 210-257.

ont découvert que les gars dans les dortoirs fumaient de la marijuana, ce qui a donné lieu à une affaire criminelle de grande ampleur dans le sillage du Watergate. Sans cela, personne n'y aurait prêté attention. De même, pour les prêtres catholiques et les juifs orthodoxes, qui prenaient de l'argent fédéral à Brooklyn et le détournaient. Toutes ces institutions étaient auparavant des vaches sacrées auxquelles on ne pouvait pas toucher et, tout à coup, l'interdit était levé. Je n'ai jamais approfondi cela autant que je l'aurais voulu, mais il y a là une sociologie passionnante à mener, sur la façon dont le charisme de chaque institution est relié à celui des autres. Il y a là quelque chose de durkheimien, quelque chose de très profond. Je ne sais pas si les choses fonctionnent de la même manière en France actuellement, avec toutes ces enquêtes en cours, de toutes sortes, jusqu'à cette histoire avec Balladur au Pakistan, qui se termine au fond en affaire de meurtre. Il y a du sexe, du meurtre, de l'argent sale, de l'argent personnel, des valises de billets : aux États-Unis, cela ferait une affaire fantastique, mais je ne sais pas si vous avez aussi en France cet effet boule de neige, ou si c'est plus isolé. On pourrait imaginer une fabuleuse étude comparative. Quoi qu'il en soit, voilà pour l'enquête sur le crime en col blanc<sup>9</sup>. Ensuite, j'ai dû quitter l'Est, donc je n'ai pas pu réellement continuer. C'est le genre de travail qu'il est très difficile de faire à distance.

**La Vie des idées :** À cette époque, vous avez aussi écrit sur l'ignorance concertée dans les organisations. De quoi s'agit-il ?

**Jack Katz :** Oui, j'ai aussi écrit un papier sur l'ignorance concertée<sup>10</sup>. À l'époque, Arlene Daniels était un autre membre important de l'université de Northwestern, qui pratiquait aussi une forme d'interactionnisme. Elle éditait le journal *Social Problems* qui prévoyait un numéro spécial pour son 25<sup>e</sup> anniversaire, et elle m'a demandé d'écrire quelque chose. C'est quelque chose qui façonne peu à peu votre travail, quand les gens commencent à vous solliciter pour des papiers. J'ai donc écrit cet article, qui porte sur la manière dont la déviance est couverte dans les organisations<sup>11</sup>. Merton s'y était intéressé et m'avait contacté, car cet article traite de la façon dont toutes les organisations sont amenées, pour avoir une identité collective, à dissimuler des choses d'une manière ou d'une autre. La dissimulation est le travail de base d'une organisation.

Aussi, dès lors qu'une enquête commence, on trouve toute sortes de choses cachées, qui vont commencer à tomber des placards ; chaque fois qu'il y a un ralentissement économique, que quelqu'un fait faillite, on découvre des tonnes d'affaires. Les gens vont alors adopter une espèce d'attitude morale en disant : « ils ont fait faillite parce qu'ils étaient déviants, ou qu'ils trichaient ». Mais c'est la manière dont cela a été découvert qui fait apparaître les choses ainsi, il y a un biais. Tant que tout le monde gagne de l'argent, personne ne sait que Madoff a fait un montage pyramidal à la Ponzi. C'est seulement quand le système s'effondre qu'on découvre que cela faisait des années.

Et si quelqu'un menait une étude sur l'ignorance concertée dans ce système, on apprendrait des tas de choses sur le plan sociologique. Ce qui est intéressant, sociologiquement, ce n'est pas Madoff lui-même, mais tous les autres, qui n'ont pas posé de questions, alors qu'ils percevaient des signaux de bien des façons, mais ils n'ont pas posé de questions. C'est cette sociologie là qui est intéressante ici. L'ignorance concertée, c'est cela : comment

---

<sup>9</sup> J. Katz, « Legality and Equality: Plea Bargaining in the Prosecution of White-Collar and Common Crimes », *Law and Society*, 13, 1979, p. 431-459.

<sup>10</sup> J. Katz, « Concerted Ignorance. The Social Construction of Cover-Up », *Urban Life*, 3, p. 295-316.

<sup>11</sup> J. Katz, « Cover-Up dans Collective Integrity: On the Natural Antagonisms of Authority Internal and External to Organizations », *Social Problems*, 25, p. 3-17.

collectivement, de concert, à travers nos interactions directes et indirectes, bien souvent, nous ne posons pas de questions.

Je me souviens par exemple de quand j'étais à Yale ; j'utilisais une machine à écrire, pour laquelle, dans ces années-là, si l'on faisait une faute, on la recouvrait d'un petit liquide et on pouvait retaper dessus. Je me rappelle avoir regardé ce produit et avoir vu, au dos, une offre : si l'on retirait l'étiquette et l'envoyait, on recevait une belle paire de bas en nylon. Je me suis dit : bien sûr, ce sont généralement des secrétaires, des femmes, qui utilisent cela, et ils s'adressent à elles. Dans le fond, ils essaient de les corrompre, ils essaient de leur offrir un petit pot de vin pour qu'elles commandent ce produit. Ce phénomène est partout. Même quand j'étais en train d'écrire ce papier, je corrigeais mes fautes avec un truc qui m'en offrait un nouvel exemple. Je ne sais pas si quelqu'un va faire quelque chose de tous ces scandales. En France par exemple, pensez-vous que quelqu'un ferait cela ? Des journalistes oui, mais des chercheurs ? On publie tellement de livres, je suis sûre que des journalistes feraient cela, et ils le publieraient dans la semaine ! Il y a eu un livre sur DSK et sa femme à peine quelques mois après le déclenchement de l'affaire. Donc des journalistes, oui, mais des chercheurs ? Est-ce que ce ne serait pas pour eux trop près de l'actualité ou pas assez sérieux ? Je ne sais pas.

### **De l'expérience du criminel**

**La Vie des idées :** Votre enquête sur le crime explore l'expérience du criminel. Pourquoi avoir choisi cet angle ?

**Jack Katz :** Pour commencer, le mouvement-clé est ce décentrement dont je parlais, le déplacement par rapport à une posture de jugement moral, un décentrement qu'on trouve à la fois dans le travail de Coase et dans celui de Becker (je ne cite qu'eux deux, mais ils sont représentatifs d'un travail que bien d'autres ont mené parallèlement). Ce décentrement conduit à devenir suspicieux à l'égard de toute vision conventionnelle d'un problème social. Pour tout problème sur lequel travaille un chercheur, on peut se poser cette question : d'où viennent les premières formulations du problème ? Elles viennent de la culture populaire, de la culture politique. Elles viennent de manières moralement orientées de découper la vie, d'y prélever un segment donné et de dire qu'il a une cohérence ou une signification homogène, substantielle. Mais si l'on commence à interroger cette première formulation, on commence littéralement à ressentir que, tant qu'on continue à l'utiliser, on ne sait pas de quoi on parle. On n'en sait rien tant qu'on ne va pas y voir. On emprunte juste les « gloses » de quelqu'un d'autre, comme diraient certains (en ethnométhodologie, en analyse de conversation). Les premières formulations sont des gloses moralement ou politiquement orientées.

Si on commence à étudier le crime en regardant les statistiques criminelles, on se rend compte qu'elles utilisent des catégories qui agglomèrent toutes sortes de choses qui, lorsqu'on les regarde de près, s'avèrent en fait avoir des sens très très différents pour les gens impliqués, et pas grand chose en commun. Il n'y a pas de raison de penser qu'elles ont grand chose en commun. Je songe toujours à cet exemple : les voleurs d'enjoliveurs. Je ne sais pas si les voitures ont encore des enjoliveurs. Elles en avaient autrefois. Vous savez ce que c'est ? L'objet en métal qui va sur le côté de la roue, avec le logo de la marque de la voiture. Bon, on peut voler un enjoliveur et l'apporter chez un carrossier qui le revend à des gens qui se sont fait voler leurs enjoliveurs. Il y a donc un marché pour cela, et on peut le créer en volant des enjoliveurs. On peut aussi voler un enjoliveur parce qu'on a un trou dans la toiture de sa maison et besoin de quelque chose pour éviter que l'eau ne rentre. Ou on peut le voler parce que quelqu'un nous en a défié. Ou parce qu'on a besoin d'un truc dur pour cogner sur la tête

de quelqu'un. Ou parce qu'on en fait collection, pas pour le revendre. Et ainsi de suite. Mais la loi considèrera tout cela comme le même acte, un vol, et les statistiques diront que tout cela, c'est la même chose. Or dès qu'on s'intéresse à sa signification pour la personne qui le fait, il n'y a pas de raison de penser que la personne qui vole un enjoliveur pour l'apporter à un carrossier partage les motivations de celle qui veut empêcher l'eau d'entrer dans sa maison, ou qui cherche à remplacer l'enjoliveur qu'on lui a volé. Une précision : il y a bien quelque chose de commun à tout cela, qui est l'aspect pratique de l'acte. La pratique peut présenter des proximités, mais même là, un voleur professionnel ou expérimenté n'est pas dans la même situation qu'un amateur. Donc la praxis aussi peut être complètement différente.

Pour moi, il était vraiment étonnant de constater que la sociologie avait toujours étudié le vol, le meurtre, le cambriolage, ou le crime en général, comme s'il s'agissait d'une seule et même chose pour toutes les personnes qui s'y livrent. Je ne voyais pas en quoi cela pouvait être une bonne manière d'expliquer les choses. Depuis Durkheim, tout le monde procédait comme cela, et c'est toujours le cas aujourd'hui.

**La Vie des idées :** Peut-on dire qu'il y a un recadrage par rapport à l'approche de Becker ? Vous posez la question à la première personne : « qu'est-ce que *je* fais quand je suis en train de commettre un crime ? », et non pas « que ce passe-t-il quand *quelqu'un* commet un crime ? »

**Jack Katz :** J'opère un recadrage par rapport à Becker et cela pointe en quelque sorte ce qui nous distingue. Je deviens plus phénoménologique que lui. Cette différence est apparue notamment quand j'ai publié le papier où je critique Becker<sup>12</sup>. Je me souviens avoir résumé mon argument dans une discussion avec Becker – je ne sais plus si j'ai mis cela dans le papier – mais je lui parlais de l'exemple de l'accusation pour sorcellerie, un phénomène qui a eu cours dans l'histoire américaine ; Kai Erikson a écrit sur la question. J'ai alors demandé à Becker comment il pouvait caractériser comme déviantes des sorcières qui ne s'étaient pas faites prendre. Sont-elles des déviantes secrètes ? Cela pose un problème dans son schéma, puisqu'il faut, selon lui, attendre l'étiquetage d'une autorité répressive pour dire d'une chose qu'elle est déviante. Or sa catégorie de « déviance secrète » signifie que l'analyste peut identifier tout seul une déviance, avant que des réactions officielles ne l'étiquette ; le mot « réaction » implique en effet que la déviance préexiste à l'étiquetage. Becker voulait intégrer l'étude d'Erikson, qui affirmait que les sorcières, au 17<sup>e</sup> siècle, dans l'histoire américaine, étaient des déviantes – son exemple ne sortait pas de nulle part. Et je lui objectais avec pas mal d'acharnement qu'il fallait croire aux sorcières pour appliquer son modèle et étudier l'étiquetage de certaines seulement comme des sorcières par les puritains, quand d'autres restaient secrètement déviantes. Il aurait voulu pouvoir dire qu'il y avait des sorcières secrètes et de fausses accusations de sorcellerie ; mais comment le chercheur pourrait-il le savoir s'il doit attendre, comme Becker l'écrit, que des autorités étiquètent les sorcières, donc un point où la déviance n'est pas « secrète ». Et comment pourrait-on être accusé à tort de déviance en matière de sorcellerie ? Cela implique qu'on puisse être aussi accusé à bon escient de sorcellerie. Je lui objectais donc : « comment pouvez-vous nous demander, en tant que chercheurs, de déterminer si une personne est une sorcière ? » ; et il m'a répondu : « mais comment savez-vous qu'elle n'en est pas une ? ». A cela, je ne pouvais pas répondre. Vraiment, il m'a eu. Je savais que j'avais raison, mais je n'avais pas encore les mots pour me faire entendre.

---

<sup>12</sup> J. Katz, « Jazz in Social Interaction: Personal Creativity, Collective Constraint, and Motivational Explanation in the Social Thought of Howard S. Becker », *Symbolic Interaction*, 17(3), 1994, p. 253-279.

Alors je me suis dit qu'effectivement, des personnes agissent comme des sorcières avant d'être étiquetées comme telles. Elles agissent de façon déviante, qu'on les ait prises ou non ; il y a quelque chose de ce côté-là, au sens au moins où, avant même d'être étiquetées comme sorcières par quiconque, ou même si personne ne les étiquettent comme telles, elles se conçoivent comme des sorcières, et suivent des pratiques qu'elles voient comme celles de sorcières. Becker ne regardait pas cela ; il ne regardait que l'étiquetage. Mais il y a bien des personnes qui sont des sorcières au sens où elles y croient, elles ont créé une sorte de magie et, pour elles, la magie opère. Cela a contribué à m'encourager à aller au-delà de Becker et à me demander, bon, quelle est ici l'étape suivante ? Cette étape consiste à regarder la réalité de l'expérience déviante : les motivations qui lui sont propres. Comment les gens évoquent-ils eux-mêmes la déviance ? Comment se persuadent-ils qu'ils sont déviants ?

Il s'agissait donc de faire un pas au-delà de cette vision de l'interactionnisme symbolique, mais il s'agissait aussi juste d'une approche de la science, de ma sensibilité à une science naturaliste, à l'idée qu'il faut partir du phénomène. Et ce que j'ai trouvé finalement d'important à dire à son propos, c'est que des attractions morales et sensorielles conduisent à embrasser la déviance. Mais au départ, je n'avais pas du tout en tête cette explication comme la chose la plus importante à dire. La chose la plus importante pour moi était de proposer une étude du crime à partir du phénomène lui-même, de la chose à expliquer, ce n'était pas l'explication en elle-même.

**La Vie des idées :** Dans *Seductions of Crime*, vous utilisez toutes sortes de données, incluant des coupures de presse, des biographies, des fictions, etc. N'est-ce pas une étrange manière d'accéder à l'expérience du criminel ?

**Jack Katz :** Oui, et c'est en partie pour cette raison, je crois, que j'ai utilisé mes propres observations, des scènes où j'avais été présent, même si parfois je les présente à travers d'autres matériaux. Et dans « *Sneaky Thrill* »<sup>13</sup>, j'ai utilisé des rapports autobiographiques que j'avais commandés à des étudiants. Mais il est vrai que j'ai essayé d'utiliser des sources biographiques variées et nombreuses, car n'utiliser que la fiction ou le journalisme, n'aurait pas été satisfaisant. J'utilisais en quelque sorte certaines formes de sources pour compenser la faiblesse d'autres, qui avaient leurs propres limites, au lieu de n'en utiliser qu'une seule.

L'essentiel, pour moi, est de partir de la chose qu'on tente d'expliquer. L'avantage d'étudier le crime en tant que tel, c'est que le phénomène est à chaque fois de courte durée, sauf le crime en col blanc, qui est un crime perpétuel car, une fois commis, on n'a de cesse de le couvrir et il fait partie de nous. Ce que Ballardur a fait il y a quinze ans, il a continué à le faire pendant quinze ans. Je veux dire par là que la chose se poursuit, encore et encore.

Par contre, lorsqu'on vole ou qu'on tue quelqu'un, il y a un avant, où l'événement n'a pas encore eu lieu, il y a le moment où il advient, puis il y a un après, où l'événement ne se déroule plus, et cela offre une solide structure pour tester des explications, des explications causales. Dans le travail qualitatif, il est très important de trouver des phénomènes avec cette structure temporelle.

Quand je discute avec mes collègues quantitativistes, qui sont très soucieux de méthodes explicatives et d'inférences causales, c'est la chose la plus efficace que je trouve à leur dire : lorsqu'on peut envisager l'avant et l'après du phénomène, on acquiert une sorte de

---

<sup>13</sup> « *Sneaky Thrill* » est le titre du deuxième chapitre de l'ouvrage *Seductions of Crime*. L'expression a été traduite par « Le frisson interdit » dans J. Katz, « Le droit de tuer », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 120, Violences, 1997, p. 45-59.

« contrôle » sur lui. Car les diverses dimensions biographiques d'une personne considérées comme importantes en sociologie ne changent pas durant ce laps de temps : le lieu de naissance, la race ou l'ethnicité, le statut professionnel des parents, tout cela demeure constant. C'est quelque chose d'autre qui change à ce moment là. Quand on fait de la sociologie qualitative, on ne peut pas répondre aux questions habituelles sur la nature biaisée de l'échantillon à la manière des quantitativistes. L'échantillon n'est pas structuré de façon suffisamment solide et les méthodes ne sont pas suffisamment contrôlées pour répondre de la fiabilité des interprétations. Mais il existe cette variation, et c'est la raison pour laquelle il est extrêmement intéressant de regarder les variables dépendantes, de les voir augmenter et diminuer sur une brève période de temps. Le crime et les émotions – de la manière en tous cas dont je les ai étudiés – ont tous deux cette caractéristique.

Dans *Seductions of Crime*, je n'étudie pas ces crimes qui durent indéfiniment, comme le crime en col blanc. Ce sont des sujets importants, mais qui ne sont pas dans l'ouvrage. Lorsque j'étudie les émotions, je n'étudie pas la schizophrénie, qui débute dans l'enfance, par des injonctions paradoxales, avec une mère schizophrénogène par exemple. C'est le genre de choses qu'étudieraient Gregory Bateson et d'autres, comme R. D. Laing ou S. Freud. Je n'étudie pas ces émotions au long cours. À la place, j'étudie des émotions qui surgissent et qui disparaissent, de façon récurrente et rapide. Les données sont au fond structurées de telle sorte qu'elles sont très riches pour tester des hypothèses causales.

**La Vie des idées :** Pourriez-vous nous dire ce qu'est le « massacre de bon droit »?

**Jack Katz :** Le massacre de bon droit (*Righteous slaughter*)<sup>14</sup> est une manière de définir le crime qui permet de l'expliquer. C'est une alternative à la tentative de décrire le « meurtre », qui est une catégorie légale qui représente en fait les intérêts et les préoccupations de la victime et du public qui s'identifie à elle. Si quelqu'un meurt parce qu'on lui a tiré dessus, il sera probablement égal à ses proches ou au gouvernement que ce soit un gang ou un vol, qu'on ait essayé de le dévaliser comme un étranger, ou même que ce soit le fait d'un voisin, qui est devenu fou furieux parce que la victime avait garé sa voiture dans son allée. Toutes ces choses arrivent. Du point de vue du juge, qui représente la communauté, et du point de vue de la famille de la victime, il y a cette perte, et avec elle des émotions et des significations qui amalgament tous ces événements – celui du gang, du voisin, du vol – pourtant très différents par leurs étologies et par les processus qui y ont conduit. Pourquoi donc penser qu'on trouvera une même explication dans chaque cas ? Il peut y avoir une façon de les réunir, dans une certaine mesure, mais elle sera très grossière. Donc la première chose à dire à propos du « massacre de bon droit », c'est que ce n'est pas une étude sur, entre guillemets, le « meurtre », mais bien plutôt sur une certaine forme de violence agressive, qui aboutit parfois à la mort.

Cela souligne une autre chose faite par la loi. Elle fait une grande différence entre les attaques où la victime meurt et celles où elle ne meurt pas. Mais pourquoi penser que les causes elles-mêmes seraient différentes dans les deux cas ? Que la personne meurt ou pas dépend souvent de la distance à laquelle elle se trouve l'hôpital, du temps que mettent les services de secours pour arriver, de la précision ou non du tir, de la partie du corps atteinte par le poignard... cela n'a rien à voir avec une différence de cause. Or les catégories juridiques séparent les tentatives de crime des crimes réellement accomplis, qui reçoivent un traitement très différent,

---

<sup>14</sup> L'expression utilisée dans la traduction française de *Righteous Slaughter* est plutôt celle de « meurtre de bon droit » : J. Katz, « Le droit de tuer », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 120, Violences, 1997, p. 45-59 (traduction française du chapitre 1 « Righteous Slaughter », de *Seductions of Crime: Moral and Sensual Attractions of Doing Evil*, New York, Basic Books, 1988).

c'est encore... J'ai une formule que j'utilise beaucoup avec mes étudiants. Je ne l'ai jamais écrite, mais je le ferai un jour : la culture ment. Tout ce que l'on trouve dans la culture déforme les choses : le travail de la culture, c'est de mentir. Nos vêtements mentent, ils changent notre forme. De façon très systématique et intéressante, ils changent la forme de notre corps. C'est de cela dont il s'agit avec la culture : de montrer, mais aussi en même temps de cacher. Elle cache ce à quoi ressemble réellement notre corps ; elle nous rend plus uniformes. Même si elle ne crée pas un uniforme policier ou militaire, elle nous rend plus uniformes que ne le sont tous les aléas de nos corps, et elle cache aussi notre continuité. Elle nous scinde... Aujourd'hui, je porte un teeshirt et un pantalon : mon corps est en deux parties. Mais si je ne portais pas de vêtements et qu'on sculptait ou peignait mon corps, on verrait la manière dont ma tête se connecte avec l'angle que mes pieds forment avec le sol, on verrait la pression... Un bon artiste montrerait cela, or c'est caché. Les continuités sont brisées et c'est le travail des vêtements que de cacher autant que de montrer. Toute culture fait cela.

La première chose, quand on étudie le crime, est donc de réaliser qu'il ne faut pas, quel que soit ce que la culture appelle crime, accepter cette définition du problème. Cela ne sera pas opérant ; vous n'arriveriez pas ainsi à expliquer le crime. Vous trouverez des quantités de cas qui n'ont rien en commun, mais qui lui sont associés, tandis que vous ne verrez pas les points communs tant que vous n'aurez pas redéfini le phénomène, en quelque sorte, de l'intérieur. Vous n'étudiez pas le vol d'enjoliveur, mais le vol d'enjoliveur pour la revente. Lindesmith a fait cela dans son étude sur l'addiction aux opiacés. Il a dû la redéfinir, non pas comme le fait d'en faire usage de façon répétée, mais de l'utiliser pour satisfaire un manque d'une certaine sorte. Cela devient donc un mouvement progressif d'induction analytique, où l'on redéfinit le phénomène de l'intérieur, du point de vue de l'acteur ; cela devient plus phénoménologique, et on trouve donc des termes uniques comme celui de « massacre de bon droit » (*Righteous Slaughter*).

**La Vie des idées** : Quel est le point de vue de l'acteur du « massacre de bon droit » ?

**Jack Katz** : Ce qu'ils font, moment par moment, et les étapes qui leur apparaissent comme des bifurcations (*turning points*)...

**La Vie des idées** : L'expression de « *turning points* » vient de l'École de Chicago. Ne parlez-vous pas plutôt de transformations, dans un continuum ?

**Jack Katz** : C'est juste, c'est une sorte de continuum. Je pensais à la transformation de l'humiliation en rage. Il y a un petit segment là, qui a une dynamique spéciale. Chacun des crimes sur lesquels je travaille dans le livre a une dynamique qui lui est propre, une série d'étape. Je ne sais pas quelle est la meilleure description, bifurcation ou transformation, mais on voit, dans l'humiliation, les grands traits pratiques de la rage. Ces grands traits sont ceux de pratiques qui vont répondre à l'humiliation et l'éteindre dans la rage. On est rabaissé et on se relève. Jeter de l'eau sur quelqu'un est un moyen de lui faire honte dans maintes et maintes cultures. Cela dissout en quelque sorte votre identité ; et donc, dans la rage, vous brûlez tout cela. Ce sont des transformations, sinon des bifurcations.

En fait, ce à quoi je suis arrivé, en étudiant le crime, c'est à une analyse tripartite, que je n'avais jamais élaborée auparavant, et que j'ai poursuivie dans le livre sur les émotions, puis dans d'autres micro-études que je mène actuellement ou pour lesquelles je conseille tout le temps des étudiants. Le premier de ces trois volets est le processus de l'interaction, qui correspond plus ou moins à ce qui est couvert traditionnellement : l'interaction entre la victime et l'agresseur, déjà étudiée par David Luckenbill et d'autres. Ce processus inclut des choses comme le fait que l'action de l'agresseur suppose la présence de la victime, plutôt que

sa fuite ; il est aussi important dans de nombreuses agressions que des passants soient témoins de l'humiliation, que l'humilié ne peut donc pas laver : elle restera de toutes façons dans l'esprit de ces témoins. On peut vous tenir des propos offensants, ils s'en iront à moins qu'on fasse quelque chose pour que vous vous en souveniez. La présence d'autres personnes est donc importante et, contrairement à ce que l'on pourrait croire, elle ne réduit pas les risques de violence ; en réalité, dans les bars et les fêtes, elle les accroît.

Il y a donc un aspect interactionnel. Mais il y a aussi un aspect pratique : on a en réalité à accomplir des activités pratiques dans le monde, et cela suppose des contingences et des étapes. Je crois que c'est dans le travail de Lonnie Athens que j'ai trouvé des situations où un petit gars en prison, humilié par un grand type, s'apprête à l'attaquer jusqu'à ce qu'il réalise qu'il ne le peut pas. Le type est trop grand, et il trouve alors un moyen de ne pas l'attaquer. C'est donc la deuxième condition : la capacité pratique de commettre le crime. Les crimes sont des actions que les gens essaient de construire ; s'ils n'en sont pas capables, s'ils en viennent à comprendre qu'ils ne réussiront pas, l'émotion passe. C'est un peu comme au volant, quand les gens se mettent en colère en conduisant. Quelqu'un vous a fait une queue de poisson et vous lui passez devant en lui faisant la même chose, vous le regardez dans le rétroviseur et, s'il vous regarde, vous lui faites un doigt d'honneur ; mais s'il ne vous regarde pas, il n'y a pas de sens à lui faire un doigt d'honneur, car vous le feriez à vous-mêmes, donc l'émotion se dissipe. En effet, qui le verrait ? Il y a donc des aspects pratiques qui sont liés à l'interaction.

Mais là, il y a aussi une dynamique, transcendante en quelque sorte, dans laquelle le moment présent est gonflé pour prendre une signification particulière. Ce volet explique le passage de l'humiliation à la rage ; il faut le décrire d'une manière plus esthétique et plus sensuelle, en recourant presque au dessin animé ; il revient constamment dans mon travail sur les émotions. Quand j'ai commencé à réaliser que l'explication requérait chacune de ces trois investigations, je me suis mis à regarder les données que j'avais sur chaque type de crime à travers ces trois questions. Et cela m'a conduit à rechercher certaines choses : ok, quelle est la praxis ici ? Quels sont les étapes pratiques et les enjeux pratiques du « frisson interdit » (*Sneaky Thrill*) ? Si vous allez commettre un vol à l'étalage, quelles sont les étapes ? Car vous n'allez pas seulement attraper l'objet, vous devez aussi sortir du magasin. Il faut l'attraper, il faut le cacher, il faut sortir du magasin et il faut en parler à quelqu'un, sinon ce n'est pas drôle. C'est une série d'étapes à parcourir. Et la troisième partie correspond à la dimension proprement esthétique/sensuelle de l'accomplissement d'un crime (ou de tout type de comportement). Je l'appelle esthétique/sensuelle car cette facette de la conduite se déploie au-delà de la culture, au-delà de ce que le langage attrape, d'une manière déjà connue – en fait, la culture l'attrape souvent indirectement, par métaphore. Mais la compréhension de cette dimension passe par le corps plus que par tout ce qui est dit ou pourrait être dit de cette conduite dans la langue du raisonnement discursif.

**La Vie des idées** : En quel sens parlez-vous de crimes super moraux ?

**Jack Katz** : Prenons une situation où vous êtes humilié, vous avez honte. Vous découvrez que votre femme vous trompe et que tout le monde est au courant. Ou bien on vous traite de petit punk. Ou encore, vous êtes en train de manger votre barbecue et le gars d'à côté vous le prend des mains, sans rien demander. Vous n'êtes rien ; vous êtes traité comme si vous n'existiez pas, comme une non-personne dirait Goffman. Qu'est-ce qui se passe ici ? Vous vous trouvez jeté hors de la communauté, traité comme une non-personne, comme si vous ne faisiez pas partie de la communauté humaine. La réponse logique à cela consiste à dire « j'en suis » et à montrer que vous en faites partie, que vous défendez la communauté toute entière.

Alors vous dites : « ok, je défends l'importance de la loyauté dans le mariage », « je défends les droits de propriété ». Quand on vous prend votre barbecue, ou qu'on se gare dans votre allée sans votre permission, ce n'est pas simplement que cela vous dérange, c'est comme si le système social dans son entier allait s'effondrer avec le non respect des droits de propriété ; vous prenez donc votre pistolet et vous tirez sur le type.

Mais vous ne le faites pas sans cette signification, sans l'idée de défendre la communauté, sans ce sens moral. Invoquer le caractère moral, collectivement reconnu, de son action, et ainsi l'honorer, est nécessaire pour pouvoir la déclencher et la mener à bien. En réalité, on ne réagit pas de façon logique, au sens où on anticiperait la manière dont les autres vont percevoir et évaluer notre action, mais c'est cette manière morale de la dépeindre, cette imagerie morale qui nous séduit. C'est parce qu'on donne cette signification spéciale au geste d'agression, c'est parce qu'on n'est pas contre la morale, qu'on attend généralement l'arrivée de la police dans ce type de violence. On est super-moral en un sens.

Il existe beaucoup d'autres types de violence et de meurtre qui ne se déroulent pas ainsi, mais le « massacre de bon droit » (*Righteous Slaughter*) est peut-être le plus répandu dans l'histoire, quels que soient le lieu et l'époque. Si l'on veut comprendre le processus qui conduit à se lancer dans une telle agression, il faut voir que la dimension morale de l'explication renvoie à la manière dont l'individu s'identifie à la communauté, et défend ce qu'il considère comme des valeurs généralement acceptées. Si l'agression fait ainsi sens pour lui, c'est parce qu'il a senti qu'il était rejeté en dehors de la communauté, comme une espèce d'être amoral, comme un être indigne de respect ; il s'attache alors à la respectabilité d'une façon extrême.

Le criminel ne raconte pas toute l'histoire, il ne se formule pas les choses. Tout cela est vécu à travers la rage elle-même, à travers le sentiment de son bon droit, dont le rétablissement passe par un redressement du corps. Les gens qui pensent être dans leur bon droit regardent les autres de haut, leur lancent des anathèmes, ainsi qu'à toute la communauté, de façon à s'inscrire dans un monde aux valeurs historiquement transcendantes : tous les pères devraient être respectés, donc je frappe ce gamin à mort. Tout cela est vécu et accompli dans et à travers le corps, et non dans un discours rationnel, ni dans une conversation avec soi-même, et encore moins avec les autres.

Cela permet de répondre à l'une des questions que l'on pose souvent : à quel moment intervient la phénoménologie et pourquoi l'analyste a-t-il besoin de la phénoménologie ? Pour ma part, j'en ai besoin parce que la culture, ou encore la façon dont les choses sont cadrées par les autres, ne suffit pas à accéder à cela. Il faut accéder à la façon dont ces compréhensions sont incarnées et étudier cette dimension corporelle. Comprendre cela est ce qui m'a vraiment amené aux études sur les émotions, à utiliser la vidéo pour certaines d'entre elles, et à d'autres façons d'essayer d'accéder aux modèles que les gens créent, et auxquels ils répondent, dans et à travers leur corps.

**La Vie des idées** : Vous soulignez l'importance d'accéder à la dimension corporelle, incarnée, des activités. Quelles conséquences cela a-t-il sur votre façon de mener vos recherches et sur le travail de terrain ?

**Jack Katz** : Lorsque j'examine un problème, en particulier micro, mais aussi dans les études urbaines que je réalise en ce moment même, je regarde en fait trois choses. Chaque instant de la vie sociale comporte trois aspects : l'aspect interactionnel, la praxis ou l'aspect pratique, et le sens transcendant du moment, qui se déploie de façon cachée.

Je cherche donc à documenter ces trois dimensions et je pense qu'il est utile de les séparer analytiquement (je ne sais pas si, dans la réalité, dans notre expérience, des séparations claires existent entre elles). Cela crée une différence, car les sciences sociales étudient d'ordinaire soit ce qui est spécifique aux situations, ce qui est visible, observable, enregistrable, au sein d'une situation, soit ce qui transcende la situation, c'est-à-dire des variables d'arrière-plan, grâce à des entretiens (ce qui s'est passé avant, le lieu de naissance, ce genre d'éléments démographiques et statistiques). Mais il est très rare de combiner ces deux approches.

On parle de micro et de macro, de qualitatif et de quantitatif, comme de divisions à dépasser. Pour moi, le grand défi à relever consiste à dépasser la rupture entre l'étude des phénomènes spécifiques à la situation et l'étude des phénomènes qui la transcendent. Or c'est par le corps que nous éprouvons constamment cet aspect transcendant, car il est ce qui transcende toutes les situations dans lesquelles nous nous trouvons.

Mes cours de troisième cycle portent maintenant sur l'organisation de la vie quotidienne, et des sujets de ce type. Une des questions que je pose est : « à partir du moment où vous vous réveillez, jusqu'au moment où vous vous couchez, êtes-vous jamais en dehors d'une situation sociale ? ». En général, la situation sociale dans laquelle vous vous trouvez peut être identifiée par un récit – votre lever est une série d'étapes à accomplir. Vous ne commencez pas, en général, sans aller jusqu'au bout. Se brosser les dents est une série d'étapes, s'habiller aussi.

J'ai un exercice dans lequel on essaie de se décrire en train de mettre ses chaussures. Puis les étudiants doivent mettre à leur voisin ses chaussures. Quand on fait cela, on voit qu'il y a une série d'étapes à négocier. On peut en être déjà conscient si l'on a eu à mettre des chaussures à un client dans une boutique, à un enfant, ou à une personne handicapée. Mais on n'est généralement pas conscient des étapes nécessaires pour enfiler ses propres chaussures. Or quand on essaie de mettre des chaussures à quelqu'un d'autre, la personne va proposer de prendre en charge des bouts de l'intrigue : elle va tendre le pied, ou bien, à une étape ultérieure, poser son pied sur le sol pour bien ajuster la chaussure. Il y a une négociation relative à qui fait quelles parties et, dans cette négociation, se donne à voir la structuration de l'intrigue. La praxis est structurée d'une façon narrative.

Nous sommes donc presque continuellement dans des situations construites de manière narrative. Très rares sont les moments de notre vie où nous ne pouvons répondre à la question : que faites-vous en faisant cela ? C'est la question toute simple que je pose quand je parle de crime ou d'émotions, et la première question que je pose quand j'examine la praxis : qu'essayez-vous de faire ? Qu'essayez-vous d'accomplir ? Le livre sur le crime aboutit à des réponses qui ne sont pas celles faites habituellement parce qu'il pose cette question, et que la réponse simple et habituelle ne marche pas : les gens n'essaient pas vraiment d'obtenir un gain matériel. Cela nous amène à ce qui les concerne vraiment. Qu'essaient-ils de faire ? Le défi de la recherche est de répondre à cette question – de répondre au « quoi » pour atteindre le « comment », c'est-à-dire les étapes de ce qu'ils essaient de faire.

**La Vie des idées :** Quel usage faites-vous de l'outil vidéo ?

**Jack Katz :** Nos techniques de recherche sont devenues très sophistiquées pour étudier les actions dans une situation donnée, son aspect à la fois interactionnel et pratique. Nous utilisons des enregistrements, qu'il s'agisse de conversations ou de personnes travaillant ensemble dans une situation de travail. Beaucoup de grandes études sont fondées sur ce genre de données. Et il n'y a rien de mal à faire cela, mais ces études sont tellement dédiées à l'analyse interactionnelle et à l'analyse de la praxis qu'elles ne tiennent pas compte des questions qui les dépassent.

Je fais partie d'un département où j'ai probablement été influencé par les chercheurs en analyse conversationnelle. L'un des événements les plus marquants pour moi, ce fut Harvey Sacks disant : « enregistrez les données, travaillez à partir de données enregistrées, sans quoi vous allez les fabriquer, et ce ne seront que des mensonges culturels, des gloses ; vous n'avez pas accès à ce que vous pensez qu'il se passe dans une conversation ». C'est juste devant vous, mais vous ne le contrôlez pas et n'y avez aucun accès qui soit descriptible et précis. Cette position est toujours un joli défi pour ceux qui font de l'analyse de discours, de l'analyse multimodale. Tout cela est formidable, mais les gens qui veulent enregistrer, et qui travaillent à partir d'enregistrements, s'engagent si pleinement dans cette voie qu'ils ne prêtent pas attention au fait qu'il y a une vie avant et après le moment qu'ils ont enregistré. Et si vous vous appuyez uniquement sur des enregistrements, alors il vous faut enregistrer en entier la vie d'une personne et passer votre propre vie à examiner sa vie entière pour commencer à l'appréhender, puis passer encore une autre vie à réviser cela et à faire votre transcription. Vous n'y arriverez pas, c'est impossible.

Afin de rendre compte du fait que les acteurs eux-mêmes ont conscience que cette situation fait partie d'une trajectoire qui dépasse ce qu'ils peuvent observer, ou ce que les autres peuvent observer à un moment précis, il faut d'autres méthodes. En conduisant sur l'autoroute, on peut se demander : voyons, que font ces gens ? On peut voir ce qu'ils sont en train de faire maintenant, leur façon de conduire et d'interagir avec d'autres conducteurs, mais on ne voit pas où ils vont.

Certaines personnes étudient cela, en interrogeant les conducteurs. Elles prennent un échantillon pour comprendre où ils vont afin de contrôler le trafic. Elles leur demandent quand est-ce qu'ils sont entrés sur l'autoroute, à quelle entrée, où est-ce qu'ils vont sortir, si c'est dans le cadre d'un déplacement professionnel, pour aller chercher les enfants à l'école, faire des courses, aller au parc, ou autre chose. Dans quel but. À l'inverse, ils ne regarderont pas l'action de conduire, l'interaction de la conduite, sa praxis, car ils sont formés à des méthodes faites pour réaliser des entretiens, construire des échantillons, etc.

Réunir les deux, étudier à la fois l'action située et les projets de l'acteur qui la dépassent, c'est pour moi le grand défi que doit affronter aujourd'hui la recherche. Autrement, on n'accèdera pas à toute l'expérience, on manquera quelque chose. On peut faire une bonne analyse de la praxis, on peut trouver des choses intéressantes sur l'interaction. Les résultats de ces différentes façons de travailler sont tout à fait corrects, mais on manquera quelque chose en ne voyant pas l'ensemble, l'interrelation à l'œuvre entre toutes ces choses.

Ce ne sont sans doute pas les récits à la première personne qui vont nous offrir ce dont nous avons besoin. Pour le chapitre sur la colère au volant<sup>15</sup>, dans la première partie du livre, ce que j'ai fait a d'abord été de demander à des étudiants de réaliser des entretiens, mais également de raconter leurs propres expériences, pas seulement comme conducteurs mais aussi comme passagers. En tant que passagers, on voit ce que le conducteur fait, mais sans les émotions. Les émotions du conducteur sont très puissantes, elles affectent sa capacité à se souvenir de ce qui s'est passé et à le rapporter. En revanche, l'observateur peut voir le conducteur en train de faire tout cela, mais sans les émotions, ce qui est très significatif car il ne fait pas corps avec la voiture, elle ne le prolonge pas. Il est bien dans la même situation et la même interrelation, mais il n'a pas la même expérience, car il n'a pas les mains sur le volant, ni les pieds sur les pédales.

---

<sup>15</sup> J. Katz, « Pissed Off in L.A. », *How Emotions Work*, Chicago: The University of Chicago Press, 1999, p. 18-86.

En regardant ces entretiens, j'ai compris que le passager, l'observateur, était une ressource merveilleuse pour voir des choses auxquelles un grand nombre de récits de conducteurs ne suffit pas à donner accès. Mon but est d'arriver à écrire quelque chose sur l'inconscient visible, c'est-à-dire sur ce que l'acteur ne peut pas voir sur le moment, mais qui est visible pour un tiers ou sur une vidéo. Cela devient visible pour l'acteur s'il en refait l'expérience avec l'intention de décrire la manière dont il a incarné cette action. Ou encore en entretien, si l'on fait un autre type d'effort, pour créer une situation nouvelle avec la personne et l'interroger là-dessus. Elle peut alors se rappeler de choses vécues à l'époque avec émotion et à travers son corps, mais dont elle ne pouvait pas parler.

## Émotions & corps

**La Vie des idées :** Il faut être très imaginatif pour étudier les émotions.

**Jack Katz :** Oui. Il faut donc trouver un autre dispositif et c'est pour cela que, dans cette série d'études, j'ai essayé de nombreuses données de différentes sortes. J'ai tenté d'utiliser des entretiens réalisés par des personnes co-présentes pendant le comportement étudié, par des passagers. J'ai essayé d'utiliser des comptes rendus en première personne d'expériences de honte. Et j'ai deux ou trois chapitres qui sont basés sur des données vidéo. Je n'ai pas tout fait à partir de données vidéo parce que je ne voulais pas – quelle est la formule marxiste ? – fétichiser cette méthode. Mais la vidéo est une ressource importante, elle peut apporter une perspective tierce, dont les deux parties en interaction ne se rendent pas compte. Ou du moins, s'ils s'en rendent compte, car je ne dirais pas qu'ils ne s'en rendent pas compte, c'est de manière inconsciente, sans qu'ils puissent en parler, ni pendant ni après.

On trouve quelques exemples dans le chapitre sur le gars accusé de meurtre et interrogé par la police<sup>16</sup>. Dans ce chapitre, je m'intéresse aux pleurs, donc je regarde à quels moments les pleurs commencent, puis se tarissent. Quand est-ce que cela se produit précisément ? Car cet interrogatoire dure des heures sans que l'homme ne pleure. Puis, à un moment très précis, il pleure. Qu'est-ce qui se passe, là ? J'ai extrait une photo de la vidéo. L'accusé, James – la police l'appelle ainsi à un moment – a été arrêté après avoir tué deux personnes ; quand il est tombé sur un contrôle de police, il a jeté son pistolet hors de la voiture volée qu'il conduisait. Il ne sait pas que la police a le pistolet. Il se demande s'ils l'ont, mais ils ne lui ont rien dit. L'interrogatoire dure depuis longtemps et, à un moment, ils lui disent : « tu sais, on a le pistolet là-dedans ». Et ils miment le pistolet avec la main, en pointant en direction d'une autre pièce au-dessus de sa tête. A ce moment-là, le gars, James, dit « je crois que je suis bon pour la chaise électrique (*hot seat*) – je crois que c'est la chaise électrique là ». Et il se lève de sa chaise. C'est trop inconfortable. Il extrait son corps de la chaise. Et là, il se met à pleurer. Il est comme disloqué, jeté à l'extérieur de... – « il est mal dans sa peau ». Ce corps qu'il a créé ne lui convient plus, il en est jeté dehors, et doit se retrouver une nouvelle peau.

Mais à ce moment là, il est sur la chaise électrique (*hot seat*), ce qui veut bien sûr dire en argot américain se faire exécuter. Cela se faisait avec une chaise électrique. Ce n'est plus le cas nulle part, je pense, mais l'expression est toujours en usage. Et il s'en sert quand il sent qu'il a perdu. Il se met alors à pleurer, et les pleurs sont utiles parce qu'ils viennent couvrir la pause, en lui donnant autre chose à faire ; mais c'est aussi qu'il a perdu son soi (*self*), et pleurer est une façon de reconnaître cette perte, de dissoudre ce soi. C'est une forme de

---

<sup>16</sup> J. Katz, « Crying in the Whirlpool. A Murder Breaks Down Under Police Interrogation », *How Emotions Work*, Chicago: The University of Chicago Press, 1999, p. 274-308.

praxis. Là, on a vraiment besoin de la vidéo pour voir exactement quand les larmes surgissent et comment elles sont créées, pas seulement en lien avec la métaphore mais aussi avec toute la stratégie de l'interrogatoire – j'ignore si la police avait ou pas le pistolet, je ne m'en souviens plus. En fait, j'ai témoigné pour ce gars au stade de la peine capitale, et c'est comme cela que j'ai eu accès à tout cela. Je ne me rappelle plus si la police avait trouvé le pistolet ou non ; mais ils disent souvent ce genre de chose pour faire craquer les gens – et ça a marché, car il a avoué, qu'ils aient eu ou non le pistolet.

Mais à ce moment là, cela faisait longtemps qu'ils l'interrogeaient sans lui en parler, sans cet élément. Ils l'ont donc préparé. Ils l'ont vraiment pris dans ce que j'appelle sa pratique de la vraisemblance (*verisimilitude*). Je ne sais pas s'il y a une traduction en français. Que vous disiez la vérité ou non, vous parlez comme si c'était la vérité. Dans ce cas, la parole vient facilement et calmement. Il parle donc avec un certain rythme. Et quand ils lui disent « on a le pistolet là-bas », tout d'un coup, le gars sort de ce rythme et ne peut plus pratiquer la vraisemblance. Cela le conduit aux aveux. Les policiers ont brisé la pratique corporelle qui ajoute une glose selon laquelle ce qu'on dit n'est pas une simple dénégation, mais une dénégation sincère. Car, bien sûr, une personne innocente serait simplement détendue et vous parlerait juste comme cela, décontractée dans son fauteuil, bien ancrée dans le monde et dans la communauté. Finalement, qu'est-ce que qui se passe quand on est assis de cette façon ? Qu'est-ce qui fait la sensualité de notre façon habituelle d'être assis ? Eh bien, elle dit que nous faisons partie de l'ensemble et que l'ensemble fait partie de nous, que nous en faisons naturellement partie. Nous ne ressentons pas de coupure entre l'endroit où notre corps s'arrête et celui où la chaise commence. Et puis tout d'un coup, on est rejeté.

**La Vie des idées** : Peut-on dire que les émotions permettent de recréer un équilibre, de retrouver un ordre moral/social ou une communauté ?

**Jack Katz** : Oui, vous savez, un des passages qui a beaucoup compté pour moi est celui où une survivante des camps de la mort dit qu'elle vu, corps après corps, des cadavres jetés dans des fosses, y compris ses propres enfants je crois, et n'a pas pu pleurer pendant des années. Quand finalement elle l'a pu, cela a été une vraie avancée parce qu'elle pouvait enfin rejoindre la communauté. Alors oui. Découvrir que les gens ne pleurent pas, alors qu'ils devraient pleurer, est aussi révélateur, ou plus encore, que quand ils s'effondrent et pleurent. On s'attend à ce qu'un enfant pleure. Quand il ne pleure pas, c'est qu'il y a un vrai trauma, c'est : je ne peux pas rejoindre la communauté. Mais cela conduit à... Il faut vraiment que je sois clair sur le caractère restreint de ce que j'étudie. J'étudie un certain type d'émotions, pas toutes les émotions, pas la paranoïa, pas la catatonie, ni aucune des nombreuses sortes de conditions schizophrènes, ou de formes névrotiques. Je n'étudie pas non plus le comportement obsessionnel compulsif ni l'anxiété ordinaire. Toutes ces choses, je ne peux pas les étudier parce qu'elles ne produisent pas, comme déjà le crime en col blanc, le type de données dont j'ai besoin. Il y a en effet des types de crimes que je n'étudie pas dans le livre, comme le crime en col blanc, car ils n'ont pas cette qualité dont j'ai besoin, de croître puis de décroître. Être de petites métamorphoses est très utile pour tester des hypothèses, car on a l'avant et l'après ; on peut donc contrôler... on voit exactement quelles sont les contingences

On trouve donc une série d'émotions qui se développent à partir de ce que j'appelle une chute – ou plutôt, de ce que d'autres, en commentant la Bible, ont appelé une chute. J'ai écrit un article sur la psychologie sociale d'Adam et Eve, où je résume tout cela. Il y a en quelque sorte une chute hors du jardin d'Eden, hors d'une condition d'être naturel, intégré, faisant partie d'un ensemble englobant jusqu'aux animaux, aux plantes, et tout le reste. Cet

entrelacement, comme dirait Merleau-Ponty, est naturel, inconscient. Et tout à coup, on est rejeté.

Une des réponses, littéralement, au fait de chuter – quand un enfant chute, quand un adulte chute – consiste à pleurer, en produisant ainsi l'image d'un soi brisé, laquelle est déjà un mouvement de retour, comme le dirait Goffman, à travers le fait de montrer de l'embarras. On montre qu'on n'est pas inconsistant socialement, qu'on est capable de reconnaître une faute, ou du moins qu'une faute a été commise, donc c'est un mouvement de retour. Pleurer, pleurer avec tristesse, c'est faire un pas pour revenir vers la communauté.

Chuter peut rendre fou furieux. « Pourquoi n'ont-ils pas créé un environnement qui m'évite de tomber ? », se dit-on. Mais il est vraiment intéressant de voir à quel point les gens réagissent différemment. J'en connais qui diront toujours : « pourquoi n'ont-ils pas corrigé ça ? ». Peut-être est-ce un trait américain. D'autres se mettront toujours à pleurer, d'autres encore à rire. Quand je suis avec les travailleurs immigrés avec lesquels je jardine de temps en temps, ils rient à chaque fois qu'ils font une erreur. Et je comprends, ok, c'est une manière de revenir dans la communauté. C'est une manière de figurer un double corps – celui en action, que je reconnais, et puis un corps éclaté. On peut aussi avoir honte et ne pas savoir quoi faire. J'étudie ces quatre émotions, le rire, les pleurs, la colère, et la honte ; or dans la Bible, dans la Genèse, la honte apparaît comme la première réaction à la chute, et je discute ce point à la fin du livre. Je ne suis pas certain en effet que la honte soit première, par rapport à la colère par exemple. Les quatre émotions que j'ai sélectionnées (pas volontairement... peut-être y en a-t-il une cinquième, je ne sais pas ; mais elles ont émergé au fil du temps comme les quatre émotions que je pouvais étudier) semblent toutes des façons de répondre qui vous réintègrent d'une certaine manière dans la communauté. Le livre étudie donc une sorte d'émotions qui, plus que d'autres, apportent une réponse morale ou sociale à ce qui pourrait être humiliant, car elles vous font rejoindre la communauté.

Toujours au sujet de la vidéo, le chapitre sur les pleurs<sup>17</sup> est une autre manière d'expliquer les points ci-dessus, grâce à l'exemple de la petite Rachel qui pleurniche à l'école. Sur la vidéo on voit que la maitresse est en train de montrer comment faire un puzzle. La fillette est à un bureau, occupée à un petit puzzle, et elle pleurniche, pleurniche, pleurniche. La maitresse commence par se dire que c'est agaçant, puis se dit que, si tous les adultes l'observent, cela devient gênant, car il ne faut pas les enfants pleurnicher à l'école. Il y a donc un problème. La maitresse s'approche et montre à Rachel comment faire le puzzle.

En fait, Rachel est une petite fille intelligente et sait comment faire le puzzle, mais elle est assise à pleurnicher, sans s'y mettre, si bien que la maitresse prend des pièces du puzzle pour lui montrer comment faire. La maitresse fait comme cela [geste de soulever les pièces du puzzle et de les mettre en place], d'une façon très théâtrale, très lente et en silence, pour capter l'attention de l'enfant et que rien ne vienne la distraire. Il ne se passe rien d'autre. Et soudain les gémissements deviennent des « eh-hh » [intonation montante puis descendante]. Ils suivent les mouvements de la main, ils démarrent et s'arrêtent selon un rythme qui suit celui de la main. On peut le voir sur l'enregistrement vidéo. Je crois que les séquences sont sur le site internet. On peut le voir très distinctement. Avant que la maitresse n'arrive, les gémissements sont irréguliers, puis on voit la manière dont Rachel, au fond, en pleurnichant, par sa manière même de pleurnicher, rejoint sa maitresse. Geindre, c'est dire non, je ne participe pas à ce qui se passe là. Mais en épousant par ses pleurs le mouvement de la main,

---

<sup>17</sup> J. Katz, « An episode of whining », chapter 5, *How Emotions Work*, Chicago: The University of Chicago Press, 1999, p. 229-273.

elle dit : « je suis là, je suis avec vous ; je suis un être social, socialement compétent ». On ne peut toutefois pas voir ces choses-là à l'œil nu, on ne peut pas en avoir l'assurance. On peut tout juste en avoir l'intuition, et il faut la vidéo pour le voir.

Cela dit, la vidéo a aussi ses problèmes. On peut se piéger soi-même et voir des relations qui sont en fait créées par la camera : avec le ralenti, l'enregistrement vidéo peut donner l'impression que des choses sont reliées alors qu'elles ne le sont pas. La vidéo est une ressource fantastique, mais ce n'est pas la seule manière de faire. Il y a aussi les entretiens, ou le recours à des observations. L'important est d'obtenir des données à même de décrire quelque chose qui dépasse ce dont les acteurs eux-mêmes peuvent être conscients. La maîtresse et Rachel sentent qu'elles sont à l'unisson. Elles sentent qu'elles forment un tout. En fait, l'enseignante a son bras autour de Rachel, la surplombe, et l'oblige presque à la rejoindre en contrôlant sa posture corporelle. Mais ce qu'elles font dépasse leur conscience immédiate. Cela ne dépasse pas le moment présent, mais ce qui leur est visible. Ce caractère transcendant a aussi d'autres aspects, qui peuvent concerner le temps ou l'espace.

J'ai écrit un article qui s'appelle « Le creuset des émotions »<sup>18</sup>, à partir uniquement d'auto-observations. Il y est question de différentes choses, notamment du fait de mettre ses chaussures. Je démarre le papier avec l'exemple d'un enseignant de lycée. Quand on fait un séminaire, ou qu'on donne un cours, on n'est pas en train de montrer aux étudiants de quelle façon ce que l'on fait aujourd'hui s'intègre en fait à l'ensemble du cours, on ne le peut pas. C'est pour cette raison qu'on a besoin de ce cours maintenant : il y a une séquence et on l'organise, ou on essaye de l'organiser, pour commencer par les choses qui doivent venir en premier, et laisser les autres pour la suite. Vous savez cela. Par exemple, si une certaine partie du cours, en allant dans un sens, vous indique que ce que vous aviez prévu de faire la semaine suivante n'ira pas, n'a plus de sens, ou si vous dites le contraire de ce que vous pensiez dire, vous vous en rendez compte émotionnellement. Ou si vous réalisez que « tiens, ce que je dis aujourd'hui me donne plein de ressources supplémentaires auxquelles je n'avais pas pensé pour d'autres séances » ; ou « j'ai beaucoup plus préparé la suite que je ne l'avais réalisé » ; vous allez le ressentir positivement. Tout cela renvoie à un cadre temporel transcendant que les autres personnes présentes ne peuvent pas voir, et sur lequel vous ne pouvez pas vous focaliser sur le moment, parce que sinon vous perdriez le fil de vos idées et la partie actuelle du cours n'apparaîtrait plus cohérente. C'est cela, la transcendance ; les gens croient parfois que ce terme ésotérique renvoie à la spiritualité. Mais non, c'est aussi un terme très pratique. La vie transcende le moment présent, et une partie du travail de la vie sociale consiste à créer des frontières. C'est tout ce que nous allons faire maintenant : nous n'allons pas nous intéresser aux autres parties du corps de chacun, non, nous n'allons regarder que cette partie. Nous n'allons pas parler des autres choses de nos vies, dont nous savons qu'elles sont inconnues des autres. Nous ne parlons pas en ce moment de ce que j'ai à faire plus tard dans la journée, ou demain. Et pour cause, si je me focalise là-dessus consciemment, je ne serai pas capable de rester concentré avec vous de façon cohérente.

Nous faisons beaucoup de choses comme celle-ci. Avoir une conversation, pour chacun des protagonistes, c'est maintenir l'autre dans les limites du moment présent. Parce que je vous parle, et que vous m'écoutez, vous pouvez anticiper que vous allez devoir répondre. Vous ne pouvez donc pas penser à tout ce que vous avez en tête à propos du dîner de ce soir, de ce que vous allez faire le week-end prochain ou de la façon de vous débrouiller pour payer vos factures. Vous devez vous concentrer sur ce que je dis, car autrement vous serez embarrassé

---

<sup>18</sup> J. Katz, « Emotion's Crucible », in D. Spencer, K. Walby, A. Hunt (Eds.), *Emotions Matter. A relational approach to emotions*, Toronto: The University of Toronto Press, 2012.

quand ce sera à votre tour de parler et que vous risquez de montrer que vous n'avez pas été attentif. Ainsi, chacun crée des frontières pour les autres. On maintient mutuellement le caractère limité de la situation présente. À côté d'elle, nous savons qu'il y a aussi d'autres choses dans notre vie. Nous, ou plutôt, chacun d'entre nous, vis-à-vis de lui-même et des autres, sait qu'il ne vit pas seulement pour ce qui se passe ici et maintenant, pour ce qui est visible. Nous vivons aussi pour alors, c'est-à-dire ce qui s'est passé avant, et pour là, c'est-à-dire ce qui se passe simultanément. Je sais qu'en ce moment un membre de ma famille – ce n'est pas vrai mais imaginons – doit subir une opération. Je le sais là, mais je ne peux pas en parler.

Et les choses qui se passent de façon subtile, comme les mouvements de notre main, nous devons aussi faire en sorte qu'elles nous soient invisibles. Ce que nous faisons, afin d'agir, consiste à rendre notre propre corps invisible à nous-mêmes. Nous rendons des choses invisibles pour nous, mais un tiers peut les voir. La caméra aussi le peut. Et des entretiens, peuvent s'intéresser à certaines de ces choses, au moins à celles relatives au temps et à l'espace. Vous pouvez m'interviewer et me demander si quelqu'un de ma famille subit une opération à l'hôpital ; mais cela suppose que vous vous engagiez dans cette voie.

Et pour cela, vous avez, je pense, besoin de théorie, sinon vous ne le ferez pas. Je vis dans un monde où, à côté de moi, une partie des collègues travaillent spécifiquement sur la situation, et l'autre partie s'occupe des dimensions qui la transcendent. Ils vont s'intéresser à de longues périodes historiques, ou à des données démographiques mesurant différents secteurs de la vie des gens. Cela n'a pas tant à voir avec la division micro/macro qu'avec les différentes techniques nécessaires pour saisir ce qui est spécifiquement situationnel, ou limité à la situation, et ce qui est transcendant.

### De l'ethnographie & de sa portée politique

**La Vie des idées** : Quelle est la vertu de la méthode ethnographique ? Qu'a-t-elle de si particulier ?

**Jack Katz** : J'ai écrit un papier intitulé « Les justifications de l'ethnographie »<sup>19</sup>, dans lequel je liste ses enjeux, au fond découvrir ce que les gens vivent, ce qu'ils savent. Mais s'ils le savent, ont-ils besoin de nous ? Ce sont déjà des choses connues. Alors que ceux qui utilisent les statistiques démographiques, ou du matériel historique, regardent des choses qui ne sont pas déjà connues des gens. Avec votre seule expérience, vous ne pouvez pas dire quelle est la proportion d'homme et de femmes en France, et en quoi elle diffère de celle de 1950. Quelle que soit votre expérience, vous ne pouvez pas savoir cela. Les autres catégories de chercheurs trouvent donc dans leurs méthodes une réponse, une justification, mais nous non.

Prenons par exemple le fait de savoir comment est enseignée la sociologie dans cette institution. Bon, vous le savez. Alors, qu'est-ce qui justifie l'étude ? Il faut une forme d'ignorance pour justifier l'étude. Je liste donc une série de préoccupations. Il y a les choses considérées comme effrayantes, déviantes, etc. : c'est un grand domaine de recherche pour l'ethnographie, car les gens dans notre société ont peur d'aller dans beaucoup d'endroits, ou bien ils s'en font une fausse image. Il y a les choses historiquement nouvelles, comme les avocats des pauvres que j'ai étudié : il s'agissait d'une nouvelle sorte d'avocats. Ils faisaient partie pour l'essentiel des administrations démocrates de John F. Kennedy et Lyndon B.

---

<sup>19</sup> J. Katz, « Ethnography's Warrants », *Sociological Methods & Research*, 25(4), 1997, p. 391-423.

Johnson, et inspiraient ces nouvelles formes de redistribution et d'activisme social. Donc une justification consiste à étudier quelque chose de nouveau sur le plan historique.

Mais pour moi, la première vertu ou la première justification de l'ethnographie, vient du fait que la culture ment. Il faut donc aller découvrir et décrire la vie sociale soi-même, car elle est représentée d'une façon déformée. C'est peut-être un trait personnel, mais je n'ai pas confiance tant que je n'ai pas vu. Des quantités de choses nous avertissent du fait que la culture a ses raisons de représenter la société en la déformant. Chaque fois qu'une chose est présentée, écrite, tournée dans un film, discutée dans les journaux, mise en avant par les hommes politiques, c'est en fonction de certains intérêts. Elle peut être déformée et présentée à travers le prisme d'une institution.

L'ethnographie a donc cette vertu : nous donner une chance d'être indépendant à l'égard d'une quantité de biais. On ne voit pas immédiatement la vérité, mais on n'a pas toutes ces barrières à franchir pour apprendre quelque chose. Cela ne veut pas dire qu'il suffise d'ouvrir les yeux et de voir la vérité, mais face à une culture qui ment de manières si élaborées, l'ethnographie est le moyen de trouver par soi-même. Ne faites confiance à personne. Vous savez, c'est peut-être une sociologie paranoïaque, au fond, qui me conduit à dire : « je veux trouver par moi-même. Je ne fais pas confiance. Je veux voir ».

**La Vie des idées** : En même temps, vous parlez beaucoup de se fier à l'expérience de la vie quotidienne et à nos manières de faire corps avec notre environnement...

**Jack Katz** : Je pense que dans ces trois éléments... Le thème de l'interaction, je l'emprunte à Blumer ; selon moi toute vie sociale se réalise à travers l'interaction, qu'il n'y a pas d'acte social qui ne soit pas une interaction. Mais je crois aussi à l'ubiquité de la praxis. Il y a des choses chez Marx qui vont en ce sens, ou qui peut-être sont cohérentes avec cela. Le monde est têtue, il faut faire avec lui ; pour obtenir une chose, il ne suffit pas de la vouloir, il faut y travailler par étapes. Quant à la transcendance, je pense que ce thème me vient de Merleau-Ponty et de cette idée d'un flux constant à travers lequel nous sommes entrelacés avec le monde. Nous faisons tous partie de lui et il fait partie de nous.

Mais je ne pense pas à cela quand je cherche la matière d'un projet, ce n'est pas ce qui me fournit ses éléments particuliers. Cela ne me donne que des directions d'enquête. Elles ne me disent pas comment appeler ces éléments, elles ne me fournissent pas les métaphores *sneaky thrills*, *whining*, *pissed off*, etc. Ces métaphores ne viennent pas de ces théories, mais de choses que les gens ont saisies dans la culture et utilisées comme des métaphores, plutôt que comme des objets d'étude. Et d'ordinaire, ces structures sociales, qu'il s'agit d'expliquer, ne sont pas celles qui organisent l'exercice du pouvoir. Dans l'étude sur le massacre de bon droit, ce type de crime n'est pas directement distingué par la loi, même s'il est connu des juges et d'autres acteurs du système. Ces choses renvoient à des savoirs familiers. Elles sont connues par bribes. De même, les fabricants de chaussures savent comment nous mettons nos chaussures, et développent des innovations à partir de là ; pour les enfants, ils mettent des Velcros. Ils sont donc au fait de la praxis ; et ils font évoluer les chaussures sur cette base, mais ils n'en mènent pas une analyse globale, ils ne cherchent pas à l'expliquer. Ils travaillent dessus ; ils l'utilisent comme une sorte de sociologie spontanée. Et ils la connaissent sur le mode d'une sociologie spontanée, et non d'une représentation. Au contraire, il me semble, la culture produit une sorte de représentation que l'on voit pour elle-même, comme la politique, le journalisme, les médias, le système de justice criminelle ou toute autre forme d'action gouvernementale.

**La Vie des idées** : Qu'est-ce qui relie l'ethnographie et la conscience politique ? Pourquoi avez-vous évoqué trois styles de méthode ethnographique ?

**Jack Katz** : Depuis que j'enseigne l'ethnographie, et depuis l'essai critique de Wacquant sur Duneier, Anderson et Newman, le contexte américain a été riche en controverses. Je me suis retrouvé au milieu, car j'avais de bonnes relations avec chacun. J'en ai toujours, je n'ai rompu avec personne. Mais j'ai essayé de comprendre ce qui se passait ; mes étudiants n'arrêtaient pas de me demander : « qu'est-ce qui se passe ? Devons-nous prendre parti ? ». J'ai écrit un papier, publié dans les *Annales*, sur les politiques et les rhétoriques de l'ethnographie<sup>20</sup>. C'est sans doute à cela que vous pensez en parlant des différents styles d'ethnographie...

Mais depuis, à travers mes enseignements, j'ai travaillé sur un autre article que je publierai dans un livre sur les méthodes, après mon projet sur Hollywood. Ce papier s'intitule « Trois genres » et il est moins polémique que celui des *Annales*. En fait, il n'est pas polémique du tout parce qu'il trouve des qualités à chacun des trois genres d'ethnographie. L'un d'eux est le genre iconique, dont les études du « coin de la rue » sont un grand exemple. Ces études choisissent quelques personnes ; Elijah Anderson dans *On the Corner* – sa thèse – a choisi trois ou cinq personnes, pas plus. Ce sont des icônes à la façon de l'imagerie religieuse : une précieuse petite représentation, travaillée, élaborée, mais qui contient des significations plus larges ; c'est précieux. Il y a l'étude de Mitch Duneier, *Sidewalk* ; je ne sais pas à quel point elle est connue ici, mais cet ouvrage a eu un succès à la fois sociologique et populaire aux États-Unis. Duneier traîne avec ceux qui vendent des livres sur les trottoirs de Greenwich Village – des livres qu'ils ont ramassés à gauche et à droite – et on en arrive à connaître ces gens d'une façon très vivante. C'est donc un genre.

Ensuite, il y a le travail de modélisation. On en trouve de nombreux exemples variés. Il y a le travail à la Radcliffe-Brown. Il pénètre dans une espèce de société insulaire que personne n'a remarquée avant, et la modélise dans son entier, sans jamais nommer personne, ni décrire quelqu'un en particulier. Il s'agit plutôt de décrire toutes les structures et les fonctions qui font que la structure de la parenté s'articule avec le système économique, avec le système de pouvoir politique, avec l'écologie. Mais personne n'est visible. Aucune personne n'est visible dans ce genre de travail. Un autre exemple de modélisation correspond pour moi aux recommandations de Burawoy. Dans son célèbre livre<sup>21</sup>, on voit des gens, mais une grande partie du modèle est constituée à partir de considérations théoriques. L'idée est de créer un modèle micro, macro et méso. Je pense au travail de Howard Becker sur l'art. Le genre est bien celui de la modélisation, où toutes les personnes différentes sont réunies. Maintenant, un grand nombre sont visibles, mais l'effort consiste à montrer qu'elles sont toutes imbriquées. C'est donc un portrait macro, qui montre un ensemble composé d'un grand nombre de parties hétérogènes. Dans certaines d'entre elles, on peut voir des gens et dans d'autres, non. L'effort est différent de celui d'un travail iconique. Je ne pense pas que Becker ait jamais fait de travail iconique, mais beaucoup de ses étudiants en ont fait.

Enfin, il y a le genre de l'analyse comparée, qui correspond à ce que je fais, à ce que Stefan Timmermans et Bob Emerson font eux aussi. Ce genre est issu de l'enseignement d'Everett Hughes ; Becker, Glaser et Strauss ont également développé des études de ce style, où un grand nombre d'incidents, de variations, à partir d'un événement type, sont collectés. Dans cette tradition, beaucoup d'études ont concerné des gens au travail. C'est le cas, par exemple,

---

<sup>20</sup> J. Katz, « On the Rhetoric and Politics of Ethnographic Methodology », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 595, n°1, 2004, p. 280-308.

<sup>21</sup> M. Burawoy, *Manufacturing Consent: Changes in the Labor Process under Monopoly Capitalism*, Chicago: The University of Chicago Press, 1979.

de l'étude de Donald Roy sur l'usine. Il avait de nombreux incidents, qui lui permettaient de décrire comment les gens « s'en sortaient », combien ils produisaient pour atteindre les quantités requises, et leurs stratégies. On élabore ensuite une analyse pour donner un sens à tout cela, essentiellement par l'induction analytique.

Voici donc les trois genres d'ethnographies et chacun d'eux permet d'être politiquement progressiste, si on souhaite l'être, ou politiquement conservateur. Dans le style en lui-même, rien ne dicte d'orientation politique particulière. Mais chacun de ces styles a une place différente dans l'histoire de la recherche, dans un domaine donné.

Ainsi, quand Radcliffe-Brown a fait son étude, un anthropologue pouvait être la première personne européenne, ou du monde occidental, à aller dans une société de l'Océan indien ou du Pacifique sud, pour essayer d'en comprendre la vie sociale. Par rapport à ce que les européens connaissaient, la langue était différente, et beaucoup d'autres choses l'étaient, donc on ne va pas nécessairement vouloir mener une analyse comparée, ou une iconographie. Ce que l'on veut, c'est plutôt comprendre le tout, la manière dont tout tient ensemble – c'est ce qui fait sens pour s'orienter. C'est aussi, je suppose, ce dont a besoin le colonisateur pour prendre le contrôle.

On a besoin de beaucoup d'informations, et pas seulement d'une étroite étude comparée menée sur une pratique donnée... Comme exemple d'une telle étude, qu'intervient bien plus tard dans l'histoire de l'anthropologie, on a celle de Charles Frake, qui étudie sur une île musulmane des Philippines, la manière d'entrer dans un Yakan : les étapes que les gens traversent avant d'entrer dans une maison et celles qu'ils traversent ensuite quand ils y entrent. Il examine un grand nombre de cas d'entrée dans la maison pour en montrer les variations. Mais ce ne serait pas la chose à faire pour une première étude de cette société. Là il s'appuie sur un grand nombre d'éléments déjà connus grâce à des travaux du type modélisation.

Quand on veut rassembler un grand nombre de thèmes pertinents sur la vie d'une population donnée, on peut le faire en dépeignant la vie des gens et en montrant comment tous ces différents thèmes affectent leurs vies. Mitch Duneier, par exemple, dans son livre *Sidewalk* montre de quelle façon l'interprétation constitutionnelle du premier amendement a un impact ; de quelle façon le vendeur de livres dans le métro a un impact ; de quelle façon la configuration de Pen Station et ses alcôves ont un impact pour les sans-abri qui vendent les livres ; de quelle façon les habitudes des piétons dans Greenwich village ont un impact. Et tout cela en vient à former un riche portrait, une manière d'embrasser des thèmes nombreux et variés, qui sont souvent séparés dans les discussions académique et ordinaires.

Chaque genre d'ethnographie a donc un rôle différent, mais je ne pense pas qu'il y en ait un qui soit mieux que l'autre. Souvent, les gens disent : « celui-ci est plus moral ou politiquement correct », mais chacun de ces genres a un usage politique, sans être forcément de gauche ou de droite.

**La Vie des idées** : Pourquoi alors avoir critiqué la stratégie de M. Burawoy ?

**Jack Katz** : Mon problème avec Burawoy, ce ne sont pas tant ses modélisations, mais le fait que, pour des raisons politiques, il ne prend pas en considération les explications alternatives et ne regarde pas les données qui sont juste autour. C'est un problème vraiment lancinant, que je vois dans bien des travaux d'étudiants. En fait, c'est une sorte de marxisme sociologique et académique qui limite le travail à mener en tant que chercheurs ; son sens est à chercher dans

sa manière de façonner nos relations avec les moyens de production du travail sociologique. C'est ce qui fait sa valeur.

Burawoy utilise un modèle théorique pour justifier de ne pas aller voir les vies des travailleurs en dehors de l'espace de travail qu'il examine. Or les gens de son site d'enquête vivent dans une communauté, ils ont des proches, des frères et des sœurs. Et s'il y a d'autres entreprises, avec d'autres pratiques de management, pourquoi ne pas s'y intéresser ?

D'après ce que j'ai compris, il soutient que l'usine était si bien gérée qu'elle induisait effectivement du consentement, ou quelque chose de très proche, alors que d'autres usines connaissaient des grèves et des conflits du travail. Or il n'est pas évident que le type de management ait vraiment été la cause de, entre guillemets, « la paix » dans cette usine. D'autres choses ont pu jouer.

Quand un enquêteur ou une enquêtrice de terrain arrive sur un site, il lui faut beaucoup de travail pour en venir à connaître les gens, à avoir des entrées et se sentir à l'aise. Nombre d'entre nous ne se sentent pas à l'aise dans d'autres environnements. Nous sommes des universitaires, nous aimons les endroits tranquilles. Et là, nous devons être très gregaires. Une fois sur les lieux, on peut se rendre compte que, pour vraiment voir si, par exemple, les techniques de management produisent le consentement des travailleurs – et pour comprendre pourquoi ils restent au lieu de partir – il faut aller rencontrer le voisinage, trouver quelqu'un – une sœur, un frère, ou quelqu'un de proche – qui ne travaille pas à l'usine, et regarder ce qu'il fait dans la vie. Il est possible que les travailleurs que j'étudie gagnent simplement plus avec ce travail que leurs frères ailleurs. Il est possible que le fait observé n'ait rien à voir avec les pratiques de management, mais plutôt avec le fait que les frères et sœurs ne trouvent pas de travail et que, s'ils en trouvent, ils gagnent deux fois moins. Que les pratiques de management n'aient aucune importance est donc une hypothèse alternative raisonnable. Elle n'est pas nécessairement pro-capitaliste, ou une critique du marxisme. Cela peut juste vouloir dire que, vu qu'il y a très peu d'offres d'emploi ailleurs, le management peut faire ce qu'il fait. Et quelle que soit ses raisons – parfois, les managers agissent surtout pour paraître sophistiqués aux yeux d'autres managers. Leurs actions sont souvent liées au fait qu'ils ne sont pas réellement orientés vers les travailleurs, mais vers leur groupe de pairs.

C'est donc un défi auquel je suis confronté. Car les étudiants arrivent avec des projets et je veux qu'ils aillent voir d'autres scènes aussi, pour tester d'autres hypothèses raisonnables. Sinon, les gens introduisent comme cela une sorte d'idéologie politique dans l'Université, qui justifient de ne pas faire de travail supplémentaire. Et le résultat ne sert pas l'intérêt général, le progrès de la connaissance. Il ne s'agit pas de modéliser ou de ne pas modéliser. Il s'agit d'un usage massif de rhétorique, qui est fait pour que des hypothèses raisonnables et alternatives ne soient pas testées.

**La Vie des idées** : Cela rejoint ce que vous appelez le style aristocratique.

**Jack Katz** : Oui, Becker, avec *Les Mondes de l'art*<sup>22</sup>, a écrit un livre du type modélisation. Il est dans un moment plus avancé de sa carrière, à une étape différente de sa vie et de ses manières de collecter des faits pour écrire à leur sujet. Que fait-il plus en amont dans sa carrière ? Il s'astreint à prendre des notes de terrain. A ce moment là, il est à la faculté de médecine de l'Université du Kansas et il traîne avec les étudiants en médecine ou, dans son

---

<sup>22</sup> H. S. Becker, *Les Mondes de l'art*, Paris, Flammarion, 1988 (*Art Worlds*, Berkeley, 1982).

livre suivant, *Making the Grade*<sup>23</sup>, avec les étudiants en dernière année, en rédigeant des notes de terrain. Donc, plus tôt dans sa carrière, il fait de l'analyse comparée, alors qu'il n'a pas encore de position de professeur, et qu'il n'est pas dans une grande Université. Plus tard, il va accéder à un statut plus élevé et pouvoir faire de la modélisation. Cela peut être difficile à faire à un stade moins avancé de la carrière. Mais Becker n'a jamais eu des manières aristocratiques. C'est quelqu'un de très accessible, tout comme Burawoy. Je ne parle pas de leur comportement personnel, mais de leur rapport aux moyens de production de la connaissance sociologique.

Le travail de modélisation reflète un statut plus assuré, qui permet de travailler de cette manière et de prendre des exemples dans l'expérience d'une vie, à l'image du travail de Becker sur l'art. Parce qu'il est devenu quelqu'un d'important, et que son nom circule, il rencontre beaucoup de gens. En avançant dans la carrière, on a des accès – des gens qu'on connaît, qui ont entendu parlé de vous, qui coopèrent – qui aident à faire ce type de travail. Vous avez plus de chances de recueillir de bonnes informations sur beaucoup de choses, et vous pouvez faire un peu plus de modélisation.

**La Vie des idées** : Quelle peut être la portée politique de l'ethnographie dans nos sociétés ?

**Jack Katz** : Avant tout, comme je le défends dans l'article des *Annales*, sortir et montrer comment les choses sont, et comment la culture les travestit, a en soi une valeur politique. Montrer que la culture donne une fausse image des gens. Becker a ainsi contribué à toute la décriminalisation de la marijuana et d'autres drogues. A ma connaissance, il n'est pas descendu pour cela dans la rue avec une banderole ; il n'a pas rejoint de parti politique, ni n'a jamais accepté, à titre personnel, une position un tant soit peu valorisée dans une organisation professionnelle. Il n'aurait jamais voulu diriger l'un des départements où il a travaillé, il n'aurait pas exercé ce pouvoir, il n'aurait pas voulu jouer ce rôle. Mais son essai sur la marijuana sort en 1953<sup>24</sup>, ce qui est très tôt quand on y pense par rapport à l'état de la question à l'époque aux États-Unis. Et des millions d'étudiants l'ont lu. Cela a permis d'informer toute une génération.

Pour autant, est-ce que cela a conduit à quelque chose ? Je ne sais pas. Le travail de Goffman sur les institutions totales<sup>25</sup> a été cité par la cour suprême quand ils ont pris la décision de revenir sur la capacité de l'État à incarcérer des gens désignés comme malades mentaux mais ne mettant personne en danger. Des étudiants qui avaient lu Goffman en cours, se trouvaient être auxiliaires juridiques auprès de juges de la cour suprême, et ce sont eux qui ont introduit cette référence à Goffman. Certains signes montrent donc que ces travaux ont un impact.

Si vous montrez, de façon ethnographique, comment cela se passe sur le terrain, vous allez probablement contrarier une représentation dominante et biaisée d'une partie de la culture, associée à certains pouvoirs ; cela représente pour moi une sorte de réponse politique.

Je pense que l'ethnographie limite sa valeur en se rapprochant trop d'une spécialisation académique. Je vais illustrer cela dans le cas de la sociologie urbaine, à partir de ce que j'ai découvert qu'il me fallait faire pour étudier Hollywood, qui compte maintenant environ 150 000 personnes. La plupart sont des immigrants latino-américains, pauvres. Il y a des personnes glamour, mais elles ne forment qu'une petite fraction de la population. Hollywood est avant

---

<sup>23</sup> H. S. Becker, B. Geer, E. C. Hughes, *Making the Grade: The Academic Side of College Life*, New Brunswick: Transaction Publishers, 1995.

<sup>24</sup> H. S. Becker, « Becoming a Marijuana User », *The American Journal of Sociology*, 59(3), 1953, p. 235-242 (voir H. S. Becker, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance*, Métailié, Paris, 1985 (éd. originale 1963)).

<sup>25</sup> E. Goffman, *Asiles, essai sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, Éditions de Minuit, 1968.

tout très diversifié et pour l'essentiel loin du glamour, avec de forts taux de pauvreté, de criminalité, etc. Pour comprendre ce qui s'y passe, j'ai commencé par mener une ethnographie avec deux collègues. Nous avons eu un financement. Et Maggie Kusenbach était une étudiante qui cherchait un sujet de thèse, et a ainsi pu faire sa thèse. Peter Ibarra qui était en thèse à Santa Cruz, et dont j'avais fait partie du jury de thèse, a aussi rejoint le projet. Nous avons donc réalisé des observations et des entretiens dans différents quartiers. Tous deux ont emménagé dans plusieurs quartiers, et moi je vivais autour, j'avais aussi connu des gens dans certains quartiers. C'était comme une ethnographie traditionnelle.

Un problème est d'arriver à appréhender ce que les économistes étudient : le développement régional. Dans les sciences sociales de l'urbain, ils sont séparés des ethnographes qui étudient les quartiers, les gens au coin de la rue, suivent les personnes, vont dans les restaurants, mais ignorent complètement la région. Vous pouvez donc lire en gros les mêmes études sur Chicago aujourd'hui et dans les années 1970. Je vais avoir des problèmes avec des gens que j'aime, de bons amis à moi, pour qui j'ai beaucoup de respect, mais vraiment : ils n'ont jamais regardé le développement régional qui structure Chicago aujourd'hui. Or quand on étudie une petite section d'un quartier noir, portoricain, ou autre, il n'est pas ce qu'il était en 1920, 1950, 1970 et 1990. Bien des choses ont changé, car l'écologie de la ville est différente.

Au début, Hollywood était la première banlieue de Los Angeles. C'est maintenant une partie d'une immense région tentaculaire, depuis près d'un siècle. Lorsqu'on étudie un quartier, il faut prendre en compte le moment où l'on se situe dans l'histoire des transformations de la région – ce que font les économistes du territoire. Mais les économistes n'étudient jamais les quartiers. Personne ne s'intéresse moins qu'eux à la vie locale. Et ceux qui regardent la vie locale ne s'intéressent jamais sérieusement au changement régional. Cette division a été un gros problème, et elle limite la portée politique du travail des ethnographes.

J'admire l'étude de Gans sur *Les villageois urbains*<sup>26</sup>, que vous connaissez peut-être. Elle porte sur une communauté italienne, dans un quartier donné de Boston dans les années 1960. Seulement, beaucoup en tirent la conclusion que les projets de renouvellement urbain du gouvernement local ont été responsables de la destruction de la communauté italienne. D'une certaine manière, c'est vrai, mais il n'y a plus de communauté italienne dans aucune ville américaine. Ce qui s'est passé était plus général, et a juste été accéléré. Cela s'est passé d'une manière sans doute plus stupide et plus cruelle que nécessaire. Mais cela faisait partie d'une transition. Prenez n'importe quelle autre ville américaine où il n'a pas eu de renouvellement urbain : où trouve-t-on d'autres quartiers italiens ? Depuis cinquante ans, il n'y a plus de quartiers italiens et Gans est arrivé à un moment où ils étaient de toutes façons en voie de disparition. Donc ne pas regarder le développement régional, et ne pas regarder l'histoire : c'est la seconde grande chose qui sépare les sociologues ethnographes des économistes du territoire qui travaillent sur les régions métropolitaines.

**La Vie des idées** : Au sein de l'École de sociologie de Chicago, Park et Burgess utilisaient pourtant déjà des données statistiques pour faire de l'ethnographie...

**Jack Katz** : Très bien, ils faisaient de l'écologie, qui est en déclin maintenant, si bien que les gens ne voient pas l'écologie du quartier, qui se situe maintenant très différemment par rapport à la population métropolitaine dans son ensemble. Mais ce que Park et Burgess n'ont jamais fait, et cela a hanté la sociologie urbaine, est d'y introduire une dimension historique. Ils sont arrivés dans ce qu'ils percevaient comme une ville industrielle, mais ils ne se sont jamais vraiment demandé si, entre guillemets, le « modèle Chicago » faisait sens pour Paris,

---

<sup>26</sup> H. J. Gans, *Urban Villagers: Group and Class in the Life of Italian-Americans*, The Free Press, 1962.

par exemple, ou pour Mexico, ce qui a très vite été souligné dans la littérature de l'époque. Des lieux aux histoires très différentes ne seront pas impactés de la même façon, ils ne vont pas avoir... Je veux dire que l'industrialisation n'a pas eu en France la même signification que dans les banlieues américaines, pour des raisons historiques, parce que le pouvoir politique, religieux et commercial est centralisé en France, et pas chez nous : on les a dispersés, on a mis Washington DC dans un lieu artificiel, loin de New-York, le pouvoir commercial. Le pouvoir politique a été séparé du pouvoir commercial ; la genèse du système américain est un phénomène historique nettement différent de ceux qu'ont connus l'Amérique latine ou l'Europe. L'impact de l'industrialisation s'est donc fait sentir à partir de bases très différentes.

Burgess et Park n'ont jamais porté attention à l'histoire et, depuis, les sociologues urbains qui font de l'ethnographie non plus. Ils font une très brève présentation historique, mais la grande question – dont dépend aussi la pertinence politique – est vraiment celle de la « dépendance au sentier ». Sachant ce qui a été fait antérieurement, peut-il y avoir une place pour le changement ? Pour le savoir, il faut aller y voir. Il ne s'agit pas juste de remonter dans le passé et de décrire ; il faut regarder, parmi les choses qui ont été faites, celles qui ont eu le pouvoir de durer et celles qui ont été perdues. Quels sont les futurs que la ville a perdus ? Quels sont ses fantômes ? Lesquels de ses possibles futurs ont-ils été détruits ?

Je pense que la recherche historique doit utiliser la sensibilité ethnographique. C'est pour cela que je parle d'ethnographie historique. Pour Hollywood, je remonte surtout à 1880. A cette époque, la ville a été développée par trois ensembles de personnes, en fonction des relations fluctuantes qu'elles entretenaient entre elles. Chacun de ces groupes était conduit par un personnage emblématique, bien connu à l'époque. Donc on peut faire beaucoup de choses, comme une ethnographie ou une biographie de ces personnes, pour voir comment elles opéraient. J'utilise ainsi des matériaux historiques, je lis leurs correspondances, je regarde comment les journaux les présentaient, je lis les biographies qui leur ont été consacrées. J'essaie de montrer comment elles fonctionnaient concrètement dans la ville, comment elles gagnaient leur vie, comment leur famille se développait en fonction de leurs façons de gagner leur vie, où elles vivaient, à quelles adresses particulières... Mais je fais cela à partir de matériaux historiques et cela aide à montrer les fondations de ce qui se passe aujourd'hui.

On trouve par exemple un quartier de sans-abri à Hollywood. Pourquoi y a-t-il un tel quartier ? Ce n'est pas le seul à Los Angeles, il y en a plusieurs, à différents endroits. Mais pourquoi à Hollywood et dans cette partie là d'Hollywood ? Il est situé dans la partie Est, Nord-Est ; pourquoi là ? L'explication remonte à 1880, et en 1920 étaient en place des institutions : des églises, des hôpitaux et d'autres éléments encore qui, quatre-vingt ans plus tard, ont été adaptés pour venir en aide aux sans-abri. Voilà pourquoi ce quartier se trouve là, et pas à l'Ouest ni au Sud.

Mais qu'est-ce qui fait que cette variation s'est conservée, qu'est-ce qui l'a maintenue ? On en arrive à ce genre de questions, qu'il faut à mon avis avoir formulées pour intéresser les gens des politiques publiques. Sinon, la sociologie urbaine se contente de dire : « les capitalistes ont toujours tout foutu en l'air », ce qui ne délivre pas de message particulier. Aux États-Unis, tout est capitaliste, tout, partout ; toutes les variations associent des capitalistes et des politiciens, qui se corrompent mutuellement. Cela a toujours été le cas, il en a toujours été ainsi, mais il y a des variations dans le temps et dans l'espace. Et personne ne va vous écouter car vous n'avez pas... vous rejoignez le cynisme ordinaire, qui court les rues. Il est très puissant à Hollywood : « oh, les promoteurs se mettent d'accord et soudoient la mairie et le conseil pour faire exactement ce qu'ils veulent ». D'accord, c'est ce qu'ils font, c'est vrai, mais cela n'explique pas l'existence de variations. C'est une constante qui ne peut pas

expliquer les variations. Bien des travaux d'ethnographie urbaine manquent donc de pertinence politique, car ils n'ont pas fait le travail de s'intéresser à l'économie et à la région, et ils n'ont mené aucun travail historique, du fait de la spécialisation académique, car on laisse la possibilité de mener sa carrière dans ces frontières là.

**La Vie des idées** : Et qu'en est-il de la portée politique de votre travail sur les gangs ?

**Jack Katz** : J'apprécie vraiment que vous ayez fait ces lectures, vous vous êtes vraiment plongés dans beaucoup de choses. J'apprécie cela. Alors, quelle portée politique ? J'ai écrit quelques éditoriaux pour des journaux de Los Angeles, cela a été publié et on m'a invité à la radio nationale publique et au Washington Post, où j'ai argumenté contre les actions policières dirigées contre les gangs, car elles participent du mythe selon lequel les gangs créent le crime<sup>27</sup>. Et cela nourrit des violations des droits civils. D'une certaine façon, j'ai pu m'exprimer. Mais je ne peux pas dire que quiconque m'ait jamais écouté, ni changé ses façons de faire. Je peux le répéter encore et encore, personne n'écouterait jamais.

Au principe des émeutes de Los Angeles en 1992, il y avait pourtant ces descentes de police dans, entre guillemets, les « quartiers des gangs ». Ils ont pris des agents de police dans les banlieues, qui n'avaient jamais été dans ces quartiers et ils ramassaient en fait tous les noirs qu'ils trouvaient, de jeunes noirs, en se disant « ils sont tous dans des gangs ». C'était peut-être le cas, mais tous n'étaient pas des criminels. Cela a entraîné des violations des libertés civiles, que tous les leaders noirs de l'époque soutenaient. Tous les leaders noirs étaient du côté de la police, car la criminalité leur donnait tellement de fil à retordre qu'ils ont basculé de l'autre côté. Mais quand le verdict de Rodney King est tombé, tous ces membres de gangs, qui étaient déjà organisés, ont pu renforcer leurs relations en prison – on les y a mis, mais sans les garder longtemps faute de preuves contre eux en réalité. Mais ils ont partagé cette expérience, comme cette dégaine, vous savez, avec le pantalon à la limite de tomber (cela vient des vêtements qu'on donne en prison, pas vraiment à la bonne taille, puis c'est devenu quelque chose de cool). Tout cela s'est accumulé et a fini par exploser.

La critique qui est issue de ces études sur les gangs avait donc une pertinence politique. Je peux dire que l'étude sur Hollywood va attaquer bien des idées reçues en matière politique. Est-ce que les gens vont écouter ? Je ne sais pas. Est-ce que cela aura un impact ? Je ne sais pas. Mais, pour autant que je puisse en juger, ces questions de recherche ont logiquement un impact en termes de pertinence politique.

Bien des idées relatives à la vie urbaine sont des schibboleths – les sociologues de la ville acceptent toutes les idées dont tout le monde parle, en totale contradiction avec les faits. La gentrification n'est pas un fait fondamental dans la diversification de la ville, même si certains quartiers ont vu leur prix de l'immobilier augmenter. La gentrification est une idée binaire associée à l'arrivée de gens riches. Certes, des gens riches, ou appartenant à la classe moyenne, s'installent, mais également toutes sortes d'immigrants, et la ville connaît d'autres changements. Avec cette idée, on renonce à comprendre vraiment ce qui se passe ; c'est un vrai problème.

Je pense que ce qui se passe, dans le fond, ne relève même pas tant de rapports de classe ; ce sont de multiples histoires, de multiples histoires à portée politique, vécues les unes à côté des autres. On peut les lire en termes de classes, mais ce n'est pas ainsi que les gens les vivent. Ils

---

<sup>27</sup> J. Katz, C. Jackson-Jacobs, « The Criminologists' Gang », in C. Sumner (Ed.), *Blackwell Companion to Criminology*, London: Blackwell, 2004, p. 91-124 ; J. Katz, « Metropolitan Crime Myths », in D. Halle (Ed.), *Politics, Society and Culture*, Chicago: The University of Chicago Press, 2003, p. 195-224.

vivent le fait qu'ils étaient au Salvador pendant la guerre civile et se sont échappés ; ou telle personne s'est enfuie du Salvador, car elle était gay dans un pays où on peut se faire tuer si cela vient à se savoir ; ou des personnes furent internées parce qu'elles étaient japonaises durant la Seconde Guerre mondiale ; il y a une femme qui était sur une île de la Manche pendant la Première Guerre mondiale, dont la vie a été troublée par la mort de son beau-frère, et tout est parti de là. Elle vit juste à côté du japonais, du salvadorien, mais aussi de la jeune américaine de Washington DC qui a une vingtaine d'années, de l'argent, des petits amis, et qui s'amuse beaucoup. C'est un ensemble de significations biographiques très hétérogènes, et le faire disparaître en parlant de pauvres ou de classe moyenne, c'est aussi abandonner fondamentalement la pertinence du cadre urbain dans lequel vivent ces gens, tout en s'interdisant de comprendre ce qu'il y a de nouveau à propos de cette ville : Los Angeles n'avait pas l'habitude de rassembler des histoires à ce point différentes.

Les États-Unis n'étaient pas habitués à rassembler des histoires si différentes. L'immigration a été fermée entre 1920 et 1965 ; en réalité, tout le développement de la sociologie urbaine s'est fait durant cette période de l'histoire des États-Unis, qui ne structure plus aujourd'hui la ville. Depuis 1965, le flux d'immigration a repris. Et l'attention de ces immigrants est avant tout tournée vers les personnes de leur propre groupe et la manière dont elles s'en sortent. Ils ne regardent pas le voisin en se disant : « Est-ce que je m'en sors moins bien ou mieux que le japonais qui a été interné et qui est maintenant maître d'école ? ». Ou : « je suis un salvadorien gay qui travaille dans un service hospitalier pas très éloigné, est-ce que je fais mieux ou moins bien que cette jeune femme de 25 ans venue de Washington qui travaille dans les médias ? ». Ils n'ont pas cela en tête.

Les différences économiques, ou de classe, ont une réalité. Vous pouvez prendre en compte ces aspects, si vous le voulez, mais vous utilisez alors un cadre statique en termes de classe, qui se trouve séparé des biographies des gens ; vous ne traiterez pas les différences qu'ils tiennent pour significatives<sup>28</sup>.

Je pense que tout le calendrier de la globalisation est... Parler de globalisation est à bien des égards complètement erroné. Ce qui s'est passé est une déglobalisation. De 1929 à 1965, on a eu une globalisation : une guerre mondiale, une dépression économique mondiale, et une concentration – dans le monde occidental et une bonne partie de l'Orient – du pouvoir vers le centre, de la gouvernance, à cause de la guerre et de la dépression. Mais depuis 1965, on a une déglobalisation. Je veux dire par là que les États-Unis et l'Europe n'ont plus connu de guerres à l'image de la Seconde Guerre mondiale. Nous n'avons plus eu les types d'expériences économiques qui avaient soutenu des autorités centrales, et le pouvoir central a battu en retraite.

Je pense qu'on est toujours là-dedans. Nous sommes en réalité toujours en train de nous battre contre cela, contre les problèmes liés à la construction de formes centralisées de gouvernance, à l'Ouest et même au-delà je pense. Ce qui est arrivé à l'URSS est maintenant en train de nous arriver. On a tendance à voir cela comme très différent, car c'est tellement différent sur le plan politique, mais il s'agit en fait de construire un gouvernement central.

Je ne vais pas faire de tout cela un constat historique général, mais je vais l'argumenter dans le cas d'Hollywood. C'est une étude de cas, et il faut traiter ce genre d'extrapolations avec beaucoup de réserves, mais dans le cas d'Hollywood, et plus généralement de Los Angeles, il

---

<sup>28</sup> J. Katz, « Se cuisiner un statut. Des noms aux verbes dans l'étude de la stratification sociale », *ethnographiques.org*, 23, 2011 [en ligne] (<http://www.ethnographiques.org/2011/>) (J. Katz, « Cooks Cooking Up Recipes: The Cash Value of Nouns, Verbs and Grammar », *American Sociologist*, 43(1), 2012, p. 125-134).

est clair que 1965 a été un tournant. On a en 1965 un retrait de l'autorité centrale, quartier après quartier. Le gouvernement national et les gouvernements de l'Etat, des communes et des districts perdent tous de leur autorité.

Avec le temps, c'est devenu visible. Les effets sociaux commencent à être visibles dans les années 1980. C'est pour cela qu'on voit la globalisation comme un phénomène des années 1980. Les gens ont tendance à penser que ce sont les nouvelles technologies, les mouvements migratoires, qui ont suscité de nouveaux pouvoirs internationaux, de nouvelles coopérations, et ainsi de suite. Mais je crois que la vraie histoire commence bien plus tôt, et que nous sommes à présent dans une période qui ne nous ramènera jamais à avant 1929, mais qui, à bien des égards, y ressemble : il faut des initiatives locales pour faire bouger les choses. On ne peut pas l'imposer.

Juste quelques exemples : 1965 est vraiment le moment où l'État arrête de rassembler les sans-abri. Ce n'est ni la gauche ni la droite, mais la gauche et la droite, le mouvement des libertés civiles et Ronald Reagan en Californie qui ne veut pas dépenser d'argent. Ce sont les mouvements des droits civils, qui empêchent la police de ramasser les personnes sans-abri et de les mettre dans ce qui s'apparentait beaucoup à des camps de concentration, comme dans le district de Los Angeles. Ce sont aussi des politiciens afro-américains des droits civils, qui ont œuvré pour que l'on cesse d'arrêter et de mettre en centres de rétention des jeunes gens qui n'allaient pas à l'école, et qui étaient tenus pour incorrigibles. Tout cela est à l'origine du problème des jeunes sans-abri, et d'autres. C'est 1965, et on assiste à un retrait de l'autorité de l'État. Les États-Unis arrêtent en 1965 le contrôle de l'immigration, mais sans l'annoncer. En fait, ils ont adopté de nouvelles lois sur l'immigration et ont arrêté de la contrôler. En vingt ans, la population immigrée a dépassé à Los Angeles celle qui ne l'est pas. On a une transformation démographique fantastique, avec toutes sortes d'effets.

La rhétorique de la « globalisation » semble impliquer les forces du business international et des intérêts capitalistes, qui en fait n'apparaissent pas dans ces histoires. Ce n'est pas ce qui se passe. Ce qui se passe, c'est principalement qu'on commence à voir la moitié du 20e siècle comme une période historique inhabituelle, où le pouvoir va au centre alors que ce n'était pas le cas auparavant. Il aura fallu vingt ans, après la Seconde Guerre mondiale, pour que cette centralisation du pouvoir s'estompe. On a alors l'arrêt de grands projets d'autoroutes. J'étais à Göteborg, en Suède et ils parlaient de 1965. A la fin des années soixante, ils ont aussi vu pour la première fois l'arrêt d'un projet autoroutier, qui devait créer de nouvelles divisions dans le centre-ville de Göteborg. C'était l'époque des émeutes des Watts, qui s'opposaient aux patrouilles de police sur les autoroutes de Californie, mais aussi des manifestations de Beverly Hills contre le projet de voie rapide, qui a été stoppé – pour la première fois le département des autoroutes de Californie a été stoppé. La sociologie urbaine a tendance à ne pas voir tout cela, car elle regarde les choses ville par ville. Or il y a des comparaisons à faire. Il y a aussi toute une histoire au même moment, en 1965, autour de l'arrêt de la construction de l'autoroute Westside à New York. Mais surtout, la même chose s'est passée en même temps à Los Angeles et en Suède. Je ne connais pas assez bien l'histoire de Paris, mais je m'attendrais à ce que la capacité à mener de tels projets se soit heurtée alors à la naissance de protestations locales et au retrait des autorités centrales – que ce soit le gouvernement national pour l'immigration, la police locale pour les arrestations, ou des autorités intermédiaires comme pour les autoroutes aux Etats-Unis, où il s'agissait à l'époque d'une responsabilité des Etats, et non du pouvoir central, ce qui est significatif. Et tout a commencé, dans une large mesure, à la fin du programme de construction d'autoroutes d'Eisenhower, qui a débuté dans les années cinquante et s'est terminé en 1965.

Il y a donc eu un retrait et, avec lui, l'émergence de nouvelles réalités sociales... Je pense qu'il faut parler de cela pour être pertinent, exact, et voir dans quels domaines les politiques peuvent avoir assez de marge de manœuvre pour avoir un impact.

**La Vie des idées** : Il faut donc mener un travail historique et un travail ethnographique, mais comment les articulez-vous exactement ?

**Jack Katz** : Le livre est composé de trois parties. La première partie s'ancre dans l'histoire ; la deuxième porte sur la biographie, au sens contemporain, c'est-à-dire les vies des personnes ; elles prennent forme en relation avec le milieu local, et de quatre façons différentes selon les quartiers, en allant des gens fortunés des hauts d'Hollywood jusqu'aux immigrants. Ensuite, la troisième partie porte sur la vie quotidienne, le théâtre du quartier : ce qu'on voit et la manière dont on est vu diffèrent selon les quartiers. Le livre comprend donc trois parties, micro, méso et macro, et toutes ces dimensions sont mises en relation.

Le thème de la transcendance a trait à l'action collective ; c'est ce que je vais appeler l'alchimie urbaine ou l'entropie urbaine. Il y a des périodes où les gens collaborent et ce qu'ils produisent dépasse la somme des parties. Et puis il y a des moments où leurs relations et leurs interactions sapent les efforts de chacun. Cela change au cours du temps. Et pour les différents secteurs d'Hollywood, cela a changé au cours de l'histoire.

« Transcendant » signifie donc vraiment ici une réponse au dilemme du prisonnier, à une sorte de problème de théorie des jeux, du type : si nous pouvions communiquer et nous faire confiance, nous ferions des choses mutuellement profitables ; mais comme nous ne nous faisons pas confiance, et ne communiquons pas, nous nous créons du tort mutuellement. Je veux dire par là que la vie urbaine est à certains moments plus alchimique ; elle a cette magie qui fait que nous réalisons plus de choses que si nous étions seuls, ou qui si nous additionnions simplement nos contributions, car nous avons une foi commune. Et à d'autres moments, l'entropie commence, nous nous causons essentiellement du tort et nous désorganisons de plus en plus. Mais pour argumenter ce point, il me faudrait déplier l'histoire et les vies des gens.

**La Vie des idées** : Nous n'avons pas abordé directement l'induction analytique, cette façon de chercher à faire varier systématiquement les données afin de tester des explications rivales<sup>29</sup>. Est-ce votre définition de l'ethnographie ?

**Jack Katz** : C'est ce que je pense pouvoir offrir de mieux. Je ne dis pas que c'est la seule chose qui vaille la peine. Mais je pense que c'est ce que, personnellement, je peux apporter. Le gros défi est d'arriver à s'éloigner des définitions culturellement établies de votre sujet d'étude, celles qui vous garantissent des soutiens, qui font sens pour vos amis. Par exemple, quand vous dites « je vais étudier, entre guillemets, 'les pauvres' ou le désordre dans 'les banlieues' ». Or, une fois sur les lieux, vous risquez de vous rendre compte que ce n'est pas la meilleure terminologie, qu'il se passe bien d'autres choses, et que d'autres termes sont nécessaires pour les désigner. Le problème devient alors à la fois personnel et politique, car on commence à s'écarter des groupes qui nous soutenaient : de ce pourquoi on avait obtenu un financement, ou de ce pourquoi, amis et famille comprenaient avec enthousiasme ce que

---

<sup>29</sup> J. Katz, « Du comment au pourquoi. Description lumineuse et inférence causale en ethnographie », in D. Cefaï et al. (Eds.), *L'engagement ethnographique*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2010, p. 43-105 (« From How to Why: On Luminous Description and Causal Inference in Ethnography », *Ethnography*, 3(1), 2(4), 2001-2002) ; J. Katz, « Analytic Induction », in N. Smelser, P. B. Baltes (Eds.), *International Encyclopedia of the Social and Behavioral Sciences*, Oxford: Elsevier, 2001, p. 443-473.

nous faisons. Alors que : « j'étudie le frisson interdit (*sneaky thrill*) » ; « ah bon, c'est quoi ? » ; « non, j'étudie la délinquance juvénile » ; « ah d'accord, étudions la délinquance juvénile c'est bien ». Ou : « non, j'étudie les manières du dur à cuir (*the ways of the badass*) » ; « ah, et qu'est-ce que c'est ? ». Voilà où est le défi.

Le défi est celui d'une science naturaliste, et des engagements politiques qui en découlent, mais il consiste aussi à se distancier de soi-même. A la manière d'un anthropologue local, il s'agit de créer la distance dont les anthropologues ont eu l'habitude grâce à la géographie. Il nous faut maintenant la recréer pour nous-mêmes, afin d'échapper à la culture qui nous soutient mais qui, en nous embrassant, nous étouffe aussi. Peut-être allez-vous parler plus tard de ce qui se passe ici, dans « les banlieues ». Ce que j'entends me semble tellement plus ancré dans l'identité centralisatrice française que dans les biographies des gens – dont je ne connais pas grand chose, donc je ne peux donc pas en parler. Mais si je raisonne par rapport à Hollywood, je me dis qu'il y a sans doute beaucoup de gens pour qui il faudrait se demander comment le, entre guillemets, « désordre » vu d'ici, de la France – brûler des voitures et tout cela – fait sens par rapport à ce qu'ils ont vécu avant, là où ils étaient, eux ou leur famille. Qu'est-ce que cette expérience signifie dans cette perspective ?

Je comprends que pour un lecteur du journal *Le Monde*, né ici, dont les parents sont nés ici, cela puisse ressembler à un grand pas vers le désordre, mais ce point de vue n'est pas enraciné dans la vie des gens – pour moi il n'est pas ancré ethnographiquement. L'ethnographie doit s'ancrer dans la vie de ces gens, dont je ne sais vraiment rien, donc je ne peux donc vraiment pas en parler, mais je soupçonne qu'il s'agit bien davantage de changements historiques, en lien avec des points de départ historiques et des lieux où les choses étaient tellement plus chaotiques, viciées, insatisfaisantes et difficiles, avec un certain ordre de défis aussi. Il faut comprendre cela – et il y a presque comme un aveuglement, pour moi, dans bien des discours sur la jeunesse, qui ne font qu'ajouter encore plus de barrières empêchant de voir qui sont ces gens. Mais je ne peux pas dire que j'en ai fait assez moi-même.

**La Vie des idées** : Vous recherchez la distance tout en voulant conserver le phénomène. Goffman lui maintenait une distance en évitant de regarder d'abord le phénomène. C'était sa position méthodologique.

**Jack Katz** : Je vais vous dire une différence avec Goffman et ce que je pense étudier dans les interactions : les séquences. Goffman n'a jamais vraiment étudié les séquences. Il a pris la carrière morale du malade mental. Il a pris quelques petites ébauches de changement, mais même la carrière morale, ce n'était pas vraiment... il jouait avec l'idée mais il n'a pas été sérieusement y voir. Il attrapait en quelque sorte des fragments de la vie de différentes personnes, mais sans la suivre étape par étape. Dans son livre *Façons de parler*, je trouve qu'il y a comme toujours des choses brillantes, comme dans tout ce qu'il fait, mais il ne fait pas un suivi séquentiel, ce n'est pas ce qu'il recherche. Or en suivant les séquences, on a un moyen qui permet à la fois de mettre à distance la culture et de s'ancrer dans ce qui est pertinent pratiquement pour les gens, car ils doivent faire les choses dans le temps. Tout le monde doit vivre sa vie dans le temps. Suivre les séquences, ou la pratique, c'est donc pour moi une façon de résoudre l'apparente contradiction.

**Entretien avec Jack Katz conduit le 26 septembre 2011 à Paris par Alexandra Bidet, Carole Gayet-Viaud et Erwan Le Méner, traduit en français par Frédérique Chave et révisé par Alexandra Bidet.**

Publié dans [laviedesidees.fr](http://laviedesidees.fr), le 21 mai 2013.  
© **laviedesidees.fr**